

Fanes de carottes

un blogzine
de (science)fiction

<http://fanesdecarottes.canalblog.com>

Fanes de novembre 2007 N°2

le fanzine du Blogzine



Chaque mois, pendant 1 an,
gagner un fan-art !

Série limitée, de douze exemplaires,
réalisée par Josefa.

Pour les gagner rien de plus simple,
devenez lecteur du blogzine !

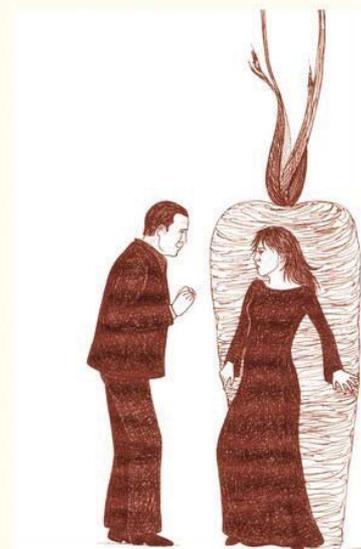
Rendez-vous sur le blog :

<http://fanesdecarottes.canalblog.com>
et laissez-nous des commentaires, dont
un sur un fan-art encore disponible.

@bientôt !

Fanes de carottes vous paniquera!

Un nouveau fan-art à gagner!





Edito

Allumer des bougies pour purifier la maison de ses esprits moqueurs qui continuent à te narguer. Prendre des bains brûlants pour chasser le froid, t'endormir et te réveiller dans l'eau glacée. Boire des litres de thé pour combattre la déprime et passer trop de temps aux toilettes à réviser avec morosité. Vouloir mettre le nez dehors mais il pleut -finalement ne plus avoir envie de sortir. Ce mois-ci, hiberner.

Allez, ne mens pas, on le sait bien. Les merveilleuses dames qui vivent sous les fanes sont aussi humaines que toi. Et aussi peu sportives. Alors pour oxygéner les globules, fouetter le sang, et faire battre le cœur, nous avons concocté un programme bien plus alléchant et efficace qu'un cent-mètres.

Le feuilleton se poursuit en Enfer.

Jacques a dit et Jacques a menti.

L'Imperator sent sa charge peser durement sur ses épaules.

Il ne fait pas bon se promener dans les bois, on s'y perd facilement et on y fait trop de rencontres.

En ville aussi d'ailleurs.

Les cachalots se cachent et s'égarent.

Les carottes sont cuites.

De la colère, de la vengeance, du meurtre,

une bonne dose de radio-activité... Les fanes de novembre seront violentes et mélancoliques, relevées d'une pointe de sucre et de tendresse, pour en goûter toutes les subtilités.

En novembre, drapés dans nos rouges manteaux, paniquer.

Appels permanents

Dictionnaire illustré de la SFFF

Noms propres

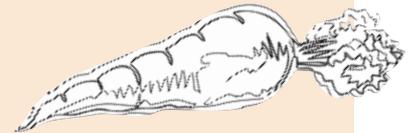
Noms communs

Adjectifs

Verbes

Adverbes

Locutions adverbiales...



Le principe :

- une **définition** comique, technique ou fantaisiste (en 1 000 signes maximum), et
- une **illustration**.

Recettes littéraires

Des recettes à base de fanes et/ou de carottes.

Pour jouer, on écrit un **texte** décrivant de la façon la plus littéraire possible l'élaboration d'une recette de cuisine, sucrée, salée, voire sucrée/salée, ainsi que la saveur du plat, son arôme, son aspect...

Et on joint une **photo** (voire plusieurs) du résultat (ou à la limite un très beau dessin).

Pas de science-fiction ici (enfin, seulement si vous y tenez), mais de la gourmandise et de l'épicurisme.

Sommaire

Edito	p. 2
Appels permanents	p. 2
Courrier des lecteurs	p. 3
Appels de novembre	p. 3
Rouges-manteaux	p. 4
Feuilleton du dimanche	p. 6
<i>Enfer administratif</i> (parties 5 à 8 - à suivre)	
Dictionnaire illustré de la SFFF	p. 14
Recettes littéraires	p. 15
De l'autre côté de minuit?	p. 17
In a bubble	p. 20
Petit jeu de Jacadi	p. 23
Les auteurs de novembre	p. 26
Appels de décembre	p. 28
Mode d'emploi - Glossaire	p. 28

Courrier des lecteurs

Vous voilà, le cœur tout palpitant, ça a été juste mais vous avez survécu à novembre, ses dangers divers qui rôdent dans la neige, dans les bois et les forêts... Vous maîtrisez la survie en milieu hostile. Vous savez que de l'autre côté de minuit, il y a des sans domicile fixe et des mystères, mais vous ne savez

toujours pas qui a dit la vérité (et d'ailleurs, peut-être que tout le monde a menti...)

Vous avez survécu à l'accablante fatigue de la charge d'Imperator, aux excès de carottes sucrées, très sucrées, grasses et sucrées, et même aux excès salés. Pour les éliminer, vous avez fait un peu (beau-

coup) de sport avec nos cambrioleurs administratifs.

Vous connaissez de nouveaux mots, et même de nouveaux animaux.

Félicitations !

Vous avez aimé ?

Vous avez souffert ?

Vous trouvez que ça manque de... ?

C'est ici que vous le dites.

Appels de novembre

Rouges-manteaux

Vous pouvez répondre à cet appel :

- soit sous forme de **texte** (en 10 000 signes maximum),
- soit sous forme d'œuvre **graphique** (dessin, bande dessinée et strips, photo, collage, etc.)

Petit jeu de saute-mouton

Un nouveau **jeu collectif**. Fanes de carottes vous propose quelques lignes comme point de départ à un récit exquis...

Le premier joueur recevra ces quelques lignes ... en écrira quelques autres à la suite ... et passera le relais à un deuxième joueur ... qui lui même passera le relais ... etc.

Il s'agit d'un tout petit **texte** de 2 000 caractères maximum pour chaque participants.

Petit jeu de Jacadi

Les personnages

- M. Lheaumme, la cinquantaine, déjà chauve
- Caroline Lheaumme, sa fille, 25 ans, brune, un peu replète
- Mme Dichs, 35 ans, châtain, jolies jambes, veuve de guerre
- M. Grimaud, 35 ans, brun, bel homme
- Janie Clare, 21 ans
- Marvin Clare, 21 ans

20 mars 2007, fin de matinée

Dans le bureau d'une maison bourgeoise, en Picardie M. Lheaumme dicte du courrier à sa secrétaire, Mme Dichs. La fille de M. Lheaumme, Caroline, lit dans la mezzanine, aménagée en bibliothèque, qui surplombe le bureau. M. Grimaud, le jardinier, taille les rosiers qui poussent dans une plate-bande sous la fenêtre (ouverte) du bureau.

Janie et Marvin Clare entrent dans le bureau, armés chacun d'un revolver. Ils reprochent à M. Lheaumme la ruine et la mort de leur père. Un coup de feu est tiré. M. Lheaumme est touché à la poitrine. Mme Dichs appelle des secours et la police. Les jumeaux Clare restent sur place.

20 mars 2007, après-midi

Les témoins du drame ont été isolés et n'ont pas pu communiquer. La police prend les dépositions de chacun. M. Lheaumme, qui reprend peu à peu conscience, se remémore la scène.

Lequel de ces six personnages avez-vous envie d'être ?

Fanes de carottes vous propose d'écrire :

- soit l'une des cinq **dépositions**,
- soit les **souvenirs** de M. Lheaumme.

Steampunk rural

Ce **feuilleton du dimanche** devra comporter entre quatre et douze épisodes d'un maximum de 15000 signes chacun.

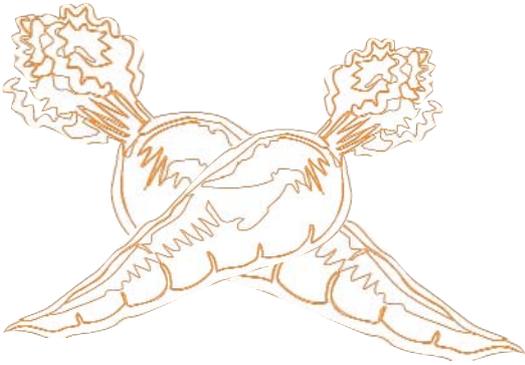
Toutefois, vous pouvez également interpréter cet appel sous forme **graphique**.



Appel thématique

Duègne rouge

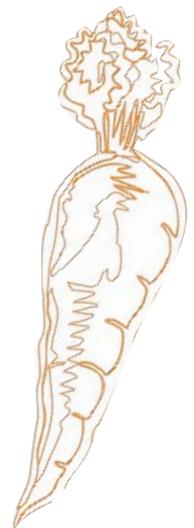
Véron



la vengeance du **Chaperon rouge**



Josefa



Rouge Manteau Pan-galactique

InFolio

L'imperator pan-galactique se sentit soudain fort las. L'un de ses encéphales com-mença à dodeliner, tandis que son appendice visuel le picotait.

Cela faisait plusieurs cycles de rotation de sa planète résidentielle autour de son étoile que l'imperator veillait, à gérer les affaires galactiques et à voyager sur des mondes externes. Combien de cycles d'ailleurs ? Trente ? Cinquante ? Tous ces déplacements lui faisaient perdre le fil du temps. Ses subalternes et conseillers venaient enfin de le quitter, chacun retournant sur son monde à travers l'espace et le temps. Cette période de veille lui avait paru longue, très longue. Il décida qu'il avait le droit de s'accorder un quart de cycle de rotation de repos. Les affaires de la galaxie l'attendaient un peu.

Il s'extirpa alors avec difficulté du luxueux fauteuil damassé de son bureau pour rejoindre, à travers la porte spatiale démoléculisante, la douce quiétude de ses appartements sub-surfaciques blindés.

Une fois le léger vertige de sa reformation passé, il put enfin désactiver le champ électromagnétique, le film bio-ionique, et la barrière tetra-sonique inviolable le protégeant des tentatives d'as-

sassinat. Celles-ci avaient bien diminué depuis la fin des conflits qui se déroulaient dans la galaxie de Myrimas. Mais on n'était jamais trop prudent : même son meilleur conseiller pouvait le trahir.

Poussant un râle de soulagement, il délesta son encéphale gauche de sa coiffe pesante, symbole de sa charge galactique. Et c'est avec précaution et respect qu'il ôta de son encéphale droit le léger couvre-chef le désignant comme membre de la communauté pan-galactique au même titre que toutes les entités y vivant.

Il put enfin se dévêtir.

Il commença par ses longues bottes en couar d'Alpha 5 de Bételgeuse.

Puis il envoya voler à travers la pièce, d'un geste ample, son lourd manteau tissé dans un alliage précieux de composition secrète. Les artisans tisseurs de Sgul se seraient vendus, eux, leurs femelles et leur progéniture, sur quinze générations, pour en connaître la formule jalousement gardée. De cet alliage, on sait seulement qu'il contient des fils d'araignées gloutonnes de Gamma 7 de Cassio et du titane purifié vingt fois.

Enfin, il déclipsa les manchons plombés protégeant ses tentacules et son torse, un à

un, en entrant le code secret qui les sécurisait.

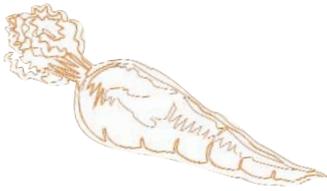
Se dévoilèrent alors les larges écailles recouvrant tout son corps. Un passage dans le portique du lasero les régénéra et leur rendit leur éclat originel. Il se sentait maintenant propre, détendu... Bref, prêt à se reposer.

S'approchant de son caisson somniférant, il en régla la minuterie. Puis il sortit d'un rangement soigneusement caché dans une paroi murale un paquet enveloppé de papier gris. Il en déballa, pliée avec délicatesse et tissée dans la plus pure soie des plus rares vers, sa vaporeuse nuisette rose.



flânerie dans la forêt

Elisala



Enfer administratif

Résumé de l'épisode précédent : Martin et son équipe ont réussi à échapper aux Bureaucrates et à poursuivre leur chemin, mais au premier moment de détente, Silver disparaît...

Cinquième épisode

« La traque »

« Ce n'est rien, dis-je à Est. Elle est sûrement allée faire un tour, on va la retrouver.

- Ou alors ces sauvages l'ont kidnappée » dit Charbon.

Est secoue la tête et ne dit rien, elle n'a pas l'air bouleversée par cette disparition. Moi si ! Sans Silver, je n'ai aucun moyen de sortir d'ici. J'avais bien sûr tenté de l'obliger à me donner de quoi me frayer un chemin vers la sortie, mais elle a prétendu que c'était impossible, qu'elle ne savait pas si on pourrait revenir sur nos pas et que dans le cas contraire il faudrait un autre type d'explosif qu'elle improviserait sur place. Enfin, c'est tout ce que j'avais réussi à comprendre de son charabia d'insensée.

J'hésite à revenir sur nos pas pour la chercher. Charbon propose qu'on se sépare. Je refuse, c'est trop dangereux, surtout alors qu'on ne sait pas ce qui est arrivé à Silver. Le grondement, plus fort que jamais, me vrille les os. Finalement nous retournons aux trous des bureaucrates pour la chercher : l'hypothèse la plus vraisemblable est qu'ils l'ont enlevée. Cette fois, on ne fera pas de quartier. Il doit bien y avoir un moyen de les tuer tous les uns après les autres sans que les suivants ne nous sautent dessus !

Charbon prend la tête et Est reste derrière moi. Au bout d'un moment, elle me tire légèrement par la manche pour me demander de freiner, de laisser Charbon prendre de l'avance. Je suppose qu'elle veut plaider la cause des cannibales. Elle murmure :

« Chef, faut que je vous parle.

- De quoi ?

- De Silver. Elle n'est pas folle.

- Tiens donc.

- Je sais ce que je dis. Ma famille et moi on vivait en centre psychiatrique à cause d'une erreur administrative. Son profil ne correspond à rien. Elle n'a pas une obsession particulière et pas de logique dans ses actes. Elle ne devrait pas avoir des comportements aussi absurdes et en même temps comprendre tout ce qu'on lui dit. Elle en rajoute pour nous faire peur. Elle joue la comédie.

- Ridicule, pourquoi elle ferait ça ?

- Je crois qu'elle a son propre but. Elle ne vous a pas suivi pour l'argent. Vous vous rappelez quand elle a dit que les bureaucrates portaient des cravates ? Elle a dit : " mon dieu ". Vu son âge elle aurait dû faire partie des brigades républicaines quand elle était adolescente et avoir le lavage de cerveau athée.

- Oui mais elle est folle, c'est tout à fait le genre de jurons qu'on...

- Ou alors c'est une étrangère envoyée chez nous pour saboter l'Administration. Si la tour explose, notre pays est mort et nous avec.

- Ridicule ! Je l'ai sortie d'un asile avec un dossier long comme le bras.

- Les dossiers de ce genre d'endroit sont faciles à falsifier. Très faciles. Je me suis fait les dents là-dessus quand j'avais sept ans. Je sais que vous ne m'écoutez parce que vous me trouvez puérile et idéaliste ou une bêtise de ce genre-là). Mais je ne suis pas stupide et je suis capable de voir ce que j'ai en face de moi et pas seulement ce que je suis prête à admettre. Charbon n'est pas net lui non plus. Il a flingué ces pauvres types au milieu du front. Ce sont les agents spéciaux qu'on entraîne à faire ça, j'ai déjà piraté leur système d'entraînement. S'il vous a dit qu'il est prêt à trahir l'Administration, j'espère que vous avez pris de sacrées garanties de sa loyauté.

- C'est bon. Fais-moi confiance et fais confiance à Charbon. Quant à Silver, on va la retrouver.

- Si j'ai raison, on ne la retrouvera pas chez ces gens. »

Elle les appelle des gens. Je ne vois pas comment je pourrais me fier au jugement d'une fille aussi naïve et bornée. Je continue en silence et elle se tait également. Je viens de perdre tout le respect qu'elle m'accordait et je n'en ai rien à faire. Je suis le chef. Et le seul du groupe dont les compétences ne sont pas indispensables. Si je perds mon rôle de chef, je perd tout.

Le tunnel par lequel nous sommes partis est totalement obstrué, les bureaucrates ont barricadé leur frontière par un bric-à-brac de vieux objets plus ou moins aménagés et liés entre eux par des fibres électroniques. Je reconnais certains composants informatiques. A mes côtés, je sens Est frémir de rage. Je l'ignore. Sans Silver, il faut utiliser les armes de Charbon pour faire sauter ce barrage et ça risque d'être dangereux. Je lui fait un signe de tête et je recule en tirant Est à mes côtés. Charbon n'a pas de lance-torpilles dans son arsenal et il va se débrouiller avec les moyens du bord, c'est à dire un fusil d'assaut.

Nous sommes noyés dans le grondement incessant et l'arme de Charbon fait un boucan d'enfer, pourtant j'entends un piaillage dans mon dos. Intrigué, je me retourne, espérant que ce soit Silver aussi mystérieusement réapparue qu'elle a disparu. Mais ce sont des ... créatures. Des animaux. Certains gros comme des insectes, d'autres comme des souris, les plus imposants de la taille d'un chat. Ils bougent et sont vivants, aucun doute, ils foncent même droit sur nous, et je hurle en voyant cette marée de cauchemar prête à nous submerger. Est se retourne et hurle aussi. A son tour Charbon tourne la tête vers ces créatures inidentifiables, mutants informes aux corps mous dont je n'arrive pas à m'expliquer la rapidité diabolique. Lui ne hurle pas. Il les arrose de balles aussi froidement qu'il a abattu les bureaucrates. Adossé au barrage, une arme dans chaque main, il défend sa peau sans se soucier le moins du monde de nous toucher, Est et moi, et nous courrons nous réfugier à ses côtés. C'est alors que je parviens à sortir mon arme et à tirer à mon tour. Un demi-cercle de cadavres s'entasse à nos pieds et Est jette les corps sur les vivants tout en leur criant des injures d'une voix suraiguë. Je me colle contre la barrière de fortune si fort que les arrêtes de métal m'entaillent la peau du dos et des fesses mais je ne sens rien, tout ce qui m'importe c'est de passer de l'autre côté.

Les survivants -au moins une centaine- flairent ou sentent d'une autre manière les cadavres et

comprennent qu'il y a danger. ils se tassent dans les angles du couloir, en haut et en bas, s'empilent et cherchent à se compacter le plus possible les uns dans les autres, prêts à tout pour ne pas s'approcher de nous sans revenir en arrière. Le tas mou et grouillant nous arrive bientôt aux genoux. Choqué par cette irruption de nouvelles créatures de cauchemar, je mets un moment à réaliser qu'en fait, elles ne nous attaquaient pas. Elles étaient occupées à fuir. Reste la question : fuir quoi ?

Nous affrontons hélas très vite la réponse à cette question.

C'est grand. C'est noir. C'est rapide. Et si jamais nous parvenons à échapper à ses longs tentacules armés de doigts et de crochet, ce sera pour mieux nous faire broyer par l'ouverture donnant directement dans son ventre. Le piaillage des mutants se fait plus insistant encore tandis que la bête est mortellement silencieuse. Sa masse énorme masque même une partie du grondement qui nous accompagne depuis une éternité. Mes balles ricochent sur sa peau dans un tintement métallique. Je hurle. Quelque chose m'agrippe la manche et je met quelques secondes à réaliser que c'est Est qui me crie : « Ce n'est qu'une nettoyeuse ! Calmez-vous ! ».

Les mutants piaillent comme si c'était la fin du monde et nous allons nous faire broyer entre la barricade et cette machine. Comment veut-elle que je me calme ? D'accord, ce n'est pas une bête venue nous dévorer, mais le fusil de Charbon n'arrive même pas l'érafler. Je me recroqueville de mon mieux contre la barrière acérée. Charbon installe son arme pour bloquer la machine. La bête aspire les bestioles au fur et à mesure de sa progression dans un répugnant bruit de succion. Les longs tentacules tâtant les parois se balancent maintenant vers nous. Et dans une pose théâtrale, Est s'avance vers l'engin et pose sa main dessus.

Sixième épisode

« Anomalies »

La bête s'arrête net.

Avec un sourire

moqueur, la jeune fille nous rappelle la première loi de la robotique : « La machine ne fait pas de mal à l'humain ». Je me suis ridiculisé. Ce qui me console, c'est que Charbon aussi.

Je prends l'air aussi détaché que possible pour demander à Est de pirater cet engin et de le convaincre de reculer - il est parfaitement à la taille



du tunnel qu'il doit nettoyer et il est impossible de passer par-dessus lui. La pirate s'exécute sans perdre son sourire moqueur. Charbon a l'air aussi détaché que s'il n'avait jamais cru que cette machine allait nous tuer. Je repense à ce qu'Est m'a dit. Charbon, un espion envoyé par l'Administration ? Absurde... Dans quel but nous aurait-il suivis ? Savoir que nous projetions ce casse aurait largement suffi à nous faire mettre en prison ou pire, en rééducation psychologique.

Est réussit facilement à convaincre la bête, dorénavant aussi docile qu'un gros toutou, de reculer. Les mutants commencent timidement à s'éparpiller derrière nous. S'ils ont un cerveau, ils doivent être stupéfaits d'en avoir réchappé. Je suppose que lorsque la nettoyeuse passe d'habitude, ils fuient jusqu'aux limites de son territoire - l'invisible frontière que les bureaucrates refusent de franchir - et se font dévorer par les cannibales qui sont ravis de changer de menu de temps à autre. Les sauvages ont sans doute détruit et recyclé depuis longtemps la nettoyeuse de leur partie du labyrinthe.

Je m'apprête à faire part à mon équipe de mes fines observations quand Est s'exclame :

« Elle a croisé Silver !

- Quoi ? Tu es sûr ? Comment tu peux savoir ça ?

- J'ai regardé dans sa mémoire. Elle garde la trace d'une explosion qui l'a beaucoup endommagée. Sur l'autre face. C'est la seule chose qui lui soit jamais arrivée qui sorte de l'ordinaire, c'est sûrement Silver !

- Parfait ! Tu peux retrouver où c'était ?

- Pas de problèmes, chef ! »

J'adore quand elle m'appelle chef.

Nous avançons, protégés par l'énorme engin, jusqu'à ce qu'un croisement de tunnels permette à Est de le garer aussi facilement qu'une voiture téléguidée. Je vois alors l'impact dans son dos : la machine est solide mais Silver n'y est pas allée avec le dos de la cuiller. Ce qui ne m'étonne pas vraiment d'elle. Nous continuons jusqu'à l'endroit que la nettoyeuse a enregistré comme étant le lieu de l'explosion. Il reste des traces sur toutes les parois du tunnel. Je me demande si Silver a utilisé une bombe contre la machine pour l'empêcher d'avancer ou simplement pour le plaisir. Elle est capable de tout. Je n'aurais jamais dû la laisser sans surveillance.

Est calcule rapidement dans quelle direction Silver est allée en faisant le lien entre l'endroit où nous nous sommes reposés et celui où elle a attaqué la nettoyeuse, mais dans ce labyrinthe les directions

sont trompeuses et notre alchimiste n'a pas l'habileté de la jeune fille pour utiliser les plans de son mini-ordinateur. Charbon joue les traqueurs prêts à remonter la piste et inspecte soigneusement toutes les traces, en vain. De toutes façons, il n'avait sans doute pas la moindre idée de ce qu'il était en train de faire, il voulait juste épater la galerie. Raté.

Il demande alors à Est :

« Entre dans le système et trouve une anomalie.

- Le système est bourré d'anomalies, il y a des gens qui ont fait des trous dedans !

- Non, pas ce genre d'anomalies. Le genre qui ne laisse pas de trace. Des anomalies assez habiles pour se cacher et faire croire qu'il ne se passe rien d'anormal. Exécution. »

Est fronce le nez et je me retiens d'en faire autant. D'une, je déteste le ton que Charbon emploie. De deux, le sens de sa demande est obscur et indique qu'il sait des choses que j'ignore. Et de trois, il ressemble de moins en moins à l'ex-prisonnier que j'ai engagé et de plus en plus à l'agent administratif qu'Est m'a signalé.

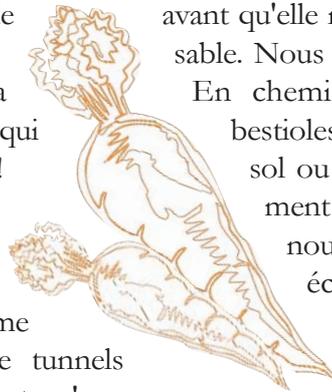
La jeune fille nous rappelle qu'elle ne peut pas entrer dans le système depuis n'importe où - c'est le principe-même qui nous a poussé à cette expédition. Il reste encore une bonne heure de marche avant qu'elle ne puisse atteindre une interface utilisable. Nous nous mettons en route sans un mot.

En chemin nous croisons par endroit des bestioles mutantes qui rampent lentement au sol ou qui se sont suspendues confortablement au plafond. Elles nous ignorent et nous les ignorons - à part Charbon qui en écrase une de temps en temps. Je suppose que toutes ces horreurs, y compris celle qui bouchait le puits, ont été engendrées par une fuite de batterie atomique. Vraiment dégoûtant.

Et si ces mutants viennent d'animaux normaux transformés par les radiations, il n'est pas impossible que la même chose soit arrivée aux humains coincés ici. Peut-être allons-nous croiser des hommes à deux têtes ou au visage couvert de fines tentacules ou...

Est me fait sursauter en disant : « C'est bon, on y est. » Aucune créature, pas même un squelette douteux, ne nous attend. Tant mieux. Elle serait bien capable de dire que ce sont des gens aussi.

Elle se dispute avec Charbon : le gros dur trouve que cet endroit du tunnel n'a strictement rien de différent des autres et la jeune fille se moque de lui en lui demandant s'il s'attendait à trouver un



écriteau du style « Pour pirater l'Administration, appuyez ici ». J'apaise les tensions en leur mettant chacun la main sur l'épaule et en serrant jusqu'à ce qu'Est couine de douleur et que Charbon grimace. Ce n'est pas le moment de se crêper le chignon.

Puis Est se connecte et s'absorbe totalement dans ce qu'elle est en train de faire. Je pourrais en profiter pour tirer Charbon à l'écart et lui poser quelques questions. Sauf que je ne sais pas quoi lui demander. « Est-ce que tu m'as menti depuis le début ? » risque de ne pas éveiller sa plus profonde sincérité. « Qu'est-ce que tu cherches et comment sais-tu qu'il faut le chercher ? » n'est pas terrible non plus. Il est aussi immobile qu'une statue et je réalise brusquement qu'en fait je le hais et que j'aimerais vraiment lui exploser la tête. Purement et simplement pour la beauté du geste. Je chasse cette pensée. C'est le stress qui parle. C'est la première fois que je suis soumis à une tension pareille, et ça me rend hargneux, voire pire. A moi de garder le contrôle. Je demande à Est si elle peut s'occuper de nos comptes en banque tant qu'elle est là-dedans. Elle met quelques secondes à émerger de sa transe au pays des puces électroniques et me regarde comme si j'avais sorti une ânerie tellement ridicule qu'on ne pouvait même pas en rire. Elle me répond : « Maintenant ? » d'un ton indiquant qu'elle s'attend à ce que je reconnaisse la stupidité de ma demande et que je lui explique que ce n'est pas du tout ça que je voulais dire.

Au lieu de quoi je lui confirme :

- Oui, maintenant. Après on récupère Silver et on se tire d'ici.
- Hé, moi je n'ai pas fait ce que je suis venue faire ! Et il faut sauver les bureaucrates aussi !
- On verra ça plus tard. Pour le moment...
- Pas question. Si j'obéis je perds tout pouvoir sur vous. J'étais prête à me sacrifier si vous refusiez de me ramener une fois que j'aurais obéi. Mais je vous garantis que je ne vais pas m'occuper de ce foutu pognon avant d'avoir réparé ce foutu système de merde !

Elle a les larmes aux yeux et ça ne va pas s'arranger si je lui mets mon revolver sous le nez. Je le fais quand même, une pitoyable tentative d'intimidation pour reprendre le contrôle d'une opération qui me glisse entre les doigts. Est est terrifiée mais trouve le courage de brandir un majeur tremblant

dans ma direction. Je crispe le doigt sur la gâchette. Je ne sais pas comment tout ça aurait fini sans l'intervention de Charbon qui braque sa propre arme - le fusil d'assaut qu'il n'a toujours pas lâché - sur ma tête. Il dit à la jeune fille : « Hé fillette, on sait très bien tous les trois que le petit chef n'aura jamais le cran de t'obliger à obéir. Moi si. Alors tu vas faire ce que je t'ai dit de faire et il ne t'embêtera pas.

Quant à moi je te promets de te laisser finir de sauver le monde tranquillement, d'accord ? »

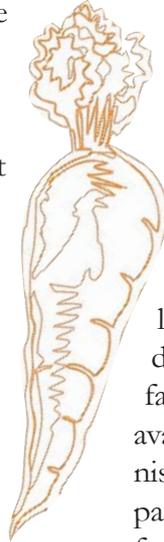
Est nous regarde l'un après l'autre. Puis elle se penche à nouveau sur son écran. Ça dure. Charbon ne bouge pas d'un millimètre. Au bout d'un moment, je cède. Je lui dis que je suis d'accord, qu'on fait ce qu'il veut, que je ne ferai plus de vague et que je suis prêt à lui jouer l'hymne national s'il veut bien enlever ce putain de canon de mon crâne, ce truc est en train de faire grimper ma tension jusqu'à l'explosion. Est avait raison, ce type est bel et bien un agent administratif et moi le dernier des cons. Elle n'a pas parlé de ce dernier point mais elle l'a pensé assez fort pour que je l'entende. Charbon a l'air d'être d'accord avec elle. Il enlève son arme - près à la relever en un instant si jamais je m'avise de bouger une oreille.

Au bout d'un long moment, je lui demande :

« Pourquoi est-ce que tu fais ça ? »

- La ferme.
- Si tu ne me tues pas, c'est que tu as encore besoin de moi.
- Non. J'ai joué le jeu tant que j'ai pensé qu'il y avait la moindre chance pour que toi ou Est vous travailliez aussi pour eux. Maintenant c'est inutile.
- Qui ça, eux ?
- Ceux que Silver est allée rejoindre.
- Comment tu peux être sûr que je n'en fais pas partie ?
- Tu es un minable qui ne leur servirait à rien. Mais la gosse est une gentille fille - pas vrai Est ? Donc je te garde en vie pour pouvoir te loger une balle dans la tête si elle me désobéit. Rien de personnel. Je veux juste la garder sous la main comme monnaie d'échange, je suis ici pour que Silver m'amène jusqu'à eux mais si Est parvient à m'y emmener, ils la voudront. »

Je ne comprends rien à ce qu'il raconte, à part qu'il a foiré sa mission et qu'il tente de sauver sa peau en utilisant le talent d'Est. Maintenant qu'il s'est dévoilé il ne peut pas s'empêcher de frimer comme si c'était une vraie marque de génie d'arriver à utiliser le talent des autres. Je déteste les agents



administratifs et lui plus que tous les autres réunis.

Ça dure des heures. Est ne relève pas une seule fois la tête. Boudeur, je m'allonge et fais une petite sieste. A mon réveil rien n'a changé. Je mange. Le temps n'avance pas plus vite. Rien ne bouge à part les doigts d'Est qui virevoltent à toute allure sur sa machine et les yeux de Charbon qui suivent les doigts d'Est. Un bon début d'éternité.

«J'ai trouvé» murmure enfin notre pirate de génie dans un souffle.

Charbon se jette sur son ordinateur et lit le résultat avec une avidité de prédateur. Puis il nous fait signe de passer devant. Ça ne m'enchant pas vraiment mais je n'ai pas le choix et j'obéis. Apparemment, cette anomalie cachée est la clé d'une information importante que je suis bien sûr le seul à ne pas connaître et je ne doute pas de retrouver Silver là où nous allons. Hélas, vu ma situation, je pense que la retrouver ne me suffira pas à sortir vivant d'ici. Nous marchons longtemps avant d'arriver au-dessus d'un puits si gigantesque que malgré ma lampe je n'en aperçois pas l'autre bord. On pourrait croire que l'immeuble entier prend fin là, dans une obscurité venue tout droit du fin fond de l'enfer, un air noir, épais comme de la mélasse, pouvant dissimuler les plus épouvantables des cauchemars. Nous devons y descendre et ce ne sera pas une partie de plaisir. Sans oublier le plus réjouissant : le grondement qui ne nous a pas quittés vient du fond de ce puits. Nous nous apprêtons à nous jeter dans la gueule du monstre géant.

J'observe Charbon -toujours aussi impassible- puis Est, qui me lance un regard du style : « On n'a pas vraiment le choix, pas vrai ? ». Je ne peux que l'approuver intérieurement. Le gouffre est plus impressionnant que jamais. Mais puisqu'il faut y aller...

Septième épisode

« Dans la gueule du loup »

On y va.

Pas de petits crochets aux mains et aux pieds cette fois : Charbon est pressé et assez armé pour ouvrir sa propre artillerie. Nous obéissons donc. Nous accrochons des cordes pour descendre en rappel. J'ai peur que nous n'ayons pas assez de longueur mais en fait impossible de déterminer la profondeur exacte du gouffre : l'air nous enveloppe rapidement, comme un brouillard plus sombre que l'obscurité ordinaire. A peine sommes-nous

descendus de deux mètres que nous sommes incapables de distinguer le sommet que nous venons de quitter. La nuit nous enveloppe, le grondement nous oppresse et je suis sûr de sentir des courants d'air montants ou descendants le long de mon dos. J'ai l'impression de descendre dans la gorge d'une créature plus monstrueuse encore que toutes celles que j'ai déjà croisées jusqu'ici. C'est le moment ou jamais de fausser compagnie à Charbon. Evidemment, coincé entre ciel et terre dans un univers si opaque que seul le mur métallique et la gravité indiquent la direction à prendre, ce n'est peut-être pas très malin de se débarrasser de son guide. Mais c'est justement cette obscurité surnaturelle qui me servira à m'échapper, et rien ne me garantit que je retrouverai les mêmes conditions quand nous serons en bas. Quand au guide, je n'ai qu'à en kidnapper un autre.

Charbon est suspendu entre Est et moi, sans doute pour mieux nous surveiller. J'attends que la jeune pirate soit descendue bien plus bas que lui - je me repère au bruit, il est impossible de la distinguer - et je me mets à traîner jusqu'à rester presque paralysé. Charbon me pousse à accélérer le mouvement tout en me menaçant de me jeter dans le vide si je continue à freiner. Pas de soucis : je prends mon élan et descends d'une traite les deux mètres et demi. Loin en dessous du rebelle, je chuchote dans le noir :

« On doit se débarrasser de lui.

- Comment ? me répond Est.

- J'ai un plan. Si je le fais tomber, tu me suivras ? »

Malgré nos lampes je ne peux toujours pas distinguer son visage, à peine sa silhouette. La faible lueur de Charbon se rapproche. Est hésite longtemps avant de me répondre dans un souffle, au dernier moment : « D'accord. Chef. »

D'accord, quand j'ai parlé d'un plan, c'était sans doute un bien grand mot, mais que ce soit un plan ou une idée générale, l'essentiel c'est que ça marche. Et à mon avis, lui sauter dessus alors qu'il croit nous tenir en respect tous les deux est un plan vague mais assez efficace pour qu'on s'y attarde. Discrètement je fixe ma corde à mon baudrier - il ne faudrait pas que je tombe non plus. Il n'y a pas de système de sécurité. Il tombera et si j'ai de la chance il tombera de haut. Je ne me fie plus à ma



vue pour le repérer mais uniquement à mon ouïe, en tentant d'ignorer le grondement qui me broie la cervelle. Il passe assez près de moi pour que je me lance. Du pied, je prends appui contre le mur et je lui saute dessus, un saut d'une étrange apesanteur, suspendu à ma longe, retenant mon souffle pour qu'il ne m'entende pas, un geste que j'espère mortel, silencieux et surtout irrépressible...

Il n'y a personne sous mes doigts. La respiration que j'ai entendue il y a à peine quelques secondes a disparu, Charbon a disparu, ne laissant que le mur froid derrière lui. Avant que je comprenne ce qu'il fait, il ressurgit dans mon dos et me heurte violemment la tête d'un coup de pied. Obnubilé par le mur, j'avais oublié que cette bataille se jouait en trois dimensions et pas totalement à plat. Et j'avais oublié aussi que Charbon est un agent administratif. Autrement dit quelqu'un de dangereux. Ma tête sonne encore lorsque je sens le froid d'une lame contre ma gorge. J'entends un cliquetis derrière moi. Est a tenté quelque chose et j'ai assez gêné Charbon pour qu'il n'ait rien pu faire. Il lui dit : « T'as pas intérêt à te servir de ce truc sinon je tue ton copain. »

Elle lui a donc pris une arme. Et je devine ce qui va se passer. Elle n'a aucun intérêt à le menacer. Elle veut se débarrasser de lui. Et elle ne me considère vraiment pas comme son copain.

Elle tire, une belle rafale qui éclaire bizarrement plus que nos torches, des centaines de balles crachées en une seconde dans un périmètre assez large pour qu'elle soit sûre de ne pas rater sa cible, et bien sûr Charbon n'a pas le temps de mettre sa menace à exécution et de me trancher la gorge, il me sert même de protection et une fois l'enfer d'acier terminé, je suis encore vivant. Pour combien de temps, je ne sais pas. Par quel miracle, je ne sais pas non plus. Mais je suis vivant. J'ai mal partout, tout particulièrement à la tête et à la jambe. Et je suis vivant. Charbon hurle et tombe, j'accompagne sa chute d'un coup de pied - la bonne jambe - et j'avoue que cet instant me ravit.

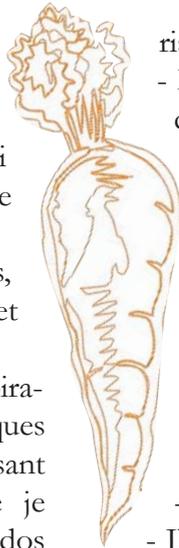
Pas de bruit d'impact : soit Charbon est tombé sur quelque chose de mou, soit ce puits est vraiment très, très profond. Même son cri s'est très vite noyé dans le grondement omniprésent.

Est m'appelle timidement :

« Hého ? Heu... vous êtes toujours là ? »

- Oui, je suis toujours là. Et je vais bien, ne t'en fais pas.

- Ok. Heu, je ... je suis désolée, je sais que c'était



risqué, mais...

- Mais tu n'as pas besoin de moi pour sortir d'ici et ce type était un danger pour toi. Je comprends, tu sais. J'aurais fait pareil si j'avais été à ta place.

- Pour moi ce n'est pas vraiment un compliment.

- Tant pis pour toi. Bon, maintenant qu'on est seuls tous les deux, tu veux bien m'expliquer ce que c'est que ce bordel ?

- Dur à dire. J'ai corrigé les erreurs de système tant que j'étais sur place...

- Et Charbon t'a laissée faire ?

- Il ne comprenait rien à ce que je faisais et il n'avait aucune idée du temps que c'était censé prendre. Maintenant je suis prête à vous suivre parce qu'on aura besoin de Silver pour trouver la sortie et qu'on ne sera pas trop de deux pour l'obliger à nous aider. Mais avant que vous me braquiez votre revolver sur la tête, n'oubliez pas que je suis la seule à savoir où on doit aller.

- Oui. Parfait. Tu peux être sûre que je n'oublierai pas. De toutes façons, maintenant tout ce qui m'importe c'est d'arriver à sortir d'ici vivant. Alors s'il te plaît, parle-moi de ces anomalies. »

Est reste silencieuse un long moment. Est-ce parce qu'elle réfléchit à ce qu'elle peut me révéler ou parce qu'elle cherche comment formuler les choses ? En tous cas, elle a à peine commencé qu'elle s'arrête net à la seconde même où j'oublie la question que je viens de poser : le terrible grondement s'est arrêté. Pas en douceur, le bruit n'a pas décréu, non, il s'est arrêté brutalement, comme si le molosse dans la gorge duquel nous nous glissons s'était brusquement réveillé, à présent terriblement vigilant à notre présence. Le choc me fait sursauter et c'est un miracle que je ne lâche pas ma corde. Dans le silence aussi opaque que l'air qui nous entoure, je n'ose pas parler. L'impression de m'enfoncer dans la bouche béante d'un monstre est plus forte que jamais et je frissonne si violemment que je dois m'arrêter. J'entends tous les bruits que provoque la descente d'Est et je réprime l'envie de lui crier : « Stop ! Ne bouge plus, sinon ça va te repérer ! » Mais je ne dis rien. La peur m'envahit les entrailles et monte jusqu'à ma gorge, paralysant chacun de mes muscles au passage. Le bruit léger des pieds d'Est repoussant la paroi de métal m'accompagne encore quelques temps mais décroît rapidement. La panique me force à décoller de mon perchoir et à rejoindre l'autre le plus vite possible. Elle n'a donc pas peur ?

« *Sous les égouts* »

Si, en fait, l'allure à laquelle elle va prouve même qu'elle a très peur, elle a simplement tenu le raisonnement inverse du mien, ce qui est plus facile puisqu'elle sait où nous allons, elle ! Je n'ose même pas le lui redemander. Qu'on en finisse, c'est tout ce que je désire ; j'étais presque sincère quand je lui ai dit que je voulais laisser tomber le casse et retrouver la lumière du jour. Qu'on en finisse de cette descente interminable et de cet immeuble de monstres, qu'on en finisse de toutes ces aberrations ruinant mes plans les uns après les autres, qu'on en finisse de tout ça, j'en ai marre, marre, MARRE !

Je lui cours après - ou plutôt je lui tombe après aussi vite que je l'ose. Elle ne rompt le silence qu'au bout d'un très long moment, pour me dire que nous sommes presque arrivés. Et quelques minutes plus tard, ô doux miracle, à nouveau je sens le sol sous mes pieds. En poussant la puissance de ma lampe à fond j'arrive à voir mes pieds et la vague silhouette d'Est. Nous sommes arrivés mais impossible de savoir où. Enfin pour moi. J'attrape Est avant qu'elle ne me fausse compagnie. Elle tient toujours l'arme qu'elle a volée à Charbon et même si ça me fait mal de l'admettre, je suis obligé de m'en remettre à son bon cœur pour être sûr qu'elle m'aide à trouver Silver et la sortie. D'ici là je trouverai bien un moyen de renverser la situation en ma faveur. Est me murmure de ne faire aucun bruit, quoi qu'il arrive, et de sortir mon arme. Ce que je fais, de plus en plus inquiet. Nous avançons lentement, ma main posée sur son épaule, nos deux armes braquées, guettant un ennemi invisible et mortel. Un de plus.

Je lui demande :

« C'est quoi ce brouillard noir ? »

- Un dispositif anti-I.A.

- Hein ?

- C'est là depuis très longtemps. Je ne sais pas pour quoi. Nos appareils électroniques fonctionnent mais sont affaiblis, c'est pour ça que ça éclaire aussi mal. Pas de quoi avoir peur, il n'y a rien ici.

- Je n'ai pas peur, dis-je avec la dernière des mauvaises fois, j'ai mal. »

Elle avance à l'aveuglette, ma main sur son épaule, jusqu'à ce que nous marchions sur une

plaque métallique qui résonne étrangement sous nos pas. Est pousse un soupir de soulagement, se dégage de mon étreinte et se baisse pour tâter le sol. Elle me demande d'en faire autant et de trouver le boîtier de contrôle. Je me baisse avec soulagement, ma jambe me torture. La dalle est très différente au toucher du plastique granuleux sur lequel nous marchions jusque-là. Je trouve rapidement une bordure courbe que je suis du doigt jusqu'à un renflement suspect encastré dans le sol. En plaquant ma lampe dessus, je distingue deux boutons et un écran vide. J'appelle Est qui me confirme, soulagée, que c'est bien ce que nous étions en train de chercher. Je m'attends à ce qu'elle se branche dessus et pirate le programme des lieux -la lumière, à tout hasard- mais elle se contente d'appuyer sur l'un des deux boutons et de me tirer au centre de la plaque de métal. Qui s'enfonce doucement dans les ténèbres. Nous descendons encore alors que nous sommes depuis longtemps au sous-sol de l'immeuble.

Au moins ce n'est pas fatigant et nos lampes fonctionnent à nouveau correctement. Je m'aperçois qu'Est a l'air d'avoir pris dix ans.

Son regard s'est durci. C'était sans doute la première fois qu'elle tuait.

Elle s'aperçoit que je suis couvert de sang et bien plus méchamment blessé que je n'ai voulu le lui dire. Elle

écarquille les yeux une seconde mais ne dit rien. Elle s'est déjà excusée et ne pense pas que je mérite davantage.

« Où on va ? »

- Sous les égouts. Dans un abri anti-atomique du siècle dernier.

- Pour quoi faire ?

- Rencontrer ceux qui ont orchestré tout ça. Je ne sais pas comment. On doit retrouver Silver et partir, c'est tout. S'occuper d'eux, c'était le boulot de Charbon. C'est pour eux qu'il est venu avec nous et qu'il a tenté de ne pas éveiller l'attention de Silver. Elle a fait semblant de vouloir faire ce cambriolage pour que vous la fassiez passer au premier étage, et qu'elle puisse les rejoindre.

- Bordel, mais c'est qui, eux ?

- Je ne sais pas. Je sais juste qu'ils étaient très bien cachés. Et puis...

- Et puis quoi ?

- Ils détestent l'Administration, mais je crois qu'ils me font encore plus peur qu'elle. »

Donc nous entrons par la porte la plus prévi-



sible - voire même l'unique porte - dans un endroit rempli de gens puissants et terrifiants, pour récupérer une folle qui n'est peut-être pas folle. Moi je suis blessé et Est n'a aucune expérience des armes. Autrement dit, nous tentons notre dernière carte sans savoir si nous avons la moindre chance de gagner, tout simplement parce qu'abandonner et perdre, c'est maintenant la même chose.

Le plafond se referme au-dessus de nous, puis un autre, et encore un autre, niveau après niveau, des plafonds constitués d'une matière difficile à identifier dont le rôle est sans doute de limiter les radiations. Je suppose que les concepteurs se sont dit que cinq précautions valaient mieux qu'une. Enfin nous arrivons : notre plate-forme s'arrête devant une porte de la même matière étrange que les plafonds. Elle s'ouvre. Je dérape dans mon propre sang et manque de peu de m'écrouler, heureusement Est me retient juste à temps. Elle me propose de m'aider à marcher, mais je refuse. Si je tombe ou que je suis incapable de me battre, je préfère qu'elle ait les deux mains libres pour nous défendre tous les deux plutôt qu'être encombrée par un blessé. De toutes façons, la douleur est atroce mais je peux marcher et porter mon arme, c'est suffisant. J'ai laissé toutes mes autres affaires là-haut. Il ne me reste plus que ma peau trouée et de quoi la défendre.

Le couloir est éclairé et ressemble à celui d'un hôtel de luxe : moquette rouge, murs tapissés de fils d'or, torches imitant de véritables flammes tenues par de véritables bras. Quels que soient les gens qui habitent ici, ils se sont tenus au courant des dernières modes. Une androïde en tenue de soubrette vient nous accueillir d'une révérence. Instinctivement nous braquons nos armes sur elle avant de les rabaisser. Première loi de la robotique : les robots ne font pas de mal aux humains. L'androïde a l'apparence d'une ravissante jeune fille et elle nous dit, avec un sourire angélique : « Soyez les bienvenus ! Veuillez m'indiquer lequel d'entre vous est l'humaine Ruiva Chambon la Hacker ? »

Nous nous regardons, interloqués. Ils savent que nous sommes là mais n'ont pas l'air aussi hostiles que prévu. D'un mouvement de la tête, j'incite Est à dire que c'est bien elle, autant coopérer et espérer qu'ils soient assez bien disposés à notre égard pour me soigner.

« C'est moi, dit Est.

- Je vous en prie, veuillez me suivre.

- Et lui ?

- Nous n'avons pas besoin de lui, déclare l'androïde

arborant toujours son sourire éclatant. Et il salit tout. Nous allons l'annihiler. Veuillez me suivre. »

D'autres robots entrent. Ils ont l'air atrocement familiers - atrocement parce qu'eux aussi ont muté, comme les autres créatures de l'immeuble. On les a transformés pour qu'ils deviennent plus que leur fonction, dotant les nettoyeurs de caméras, les surveilleurs de mains et de roues, les androïdes de bras-mitraillettes. Des robots devenus plus que des robots, devenus des individus : qui sont leurs maîtres pour permettent une telle aberration ?

Cette question laisse presque immédiatement la place à une autre, bien plus vitale : comment vais-je réussir à m'en sortir vivant ?

Aucune chance de m'échapper par la force. Ne reste que la négociation. Si on les a dotés en prime d'une intelligence artificielle, il y a moyen que j'en tire quelque chose.

Deux mains droites et une pince (venant du même robot me braquant une énorme caméra sur le visage) sont déjà posées sur moi. Je tente de rentrer dans leur logique : « Si vous me tuez, vous ne pourrez pas utiliser l'humaine Chambon. Elle ne fonctionnera pas sans moi. Demandez à vos chefs ! Vérifiez ! »

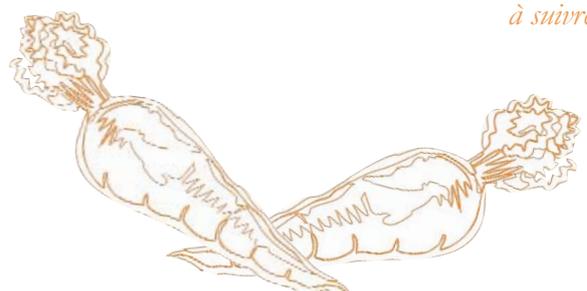
Ils me soulèvent sans égards pour ma jambe et mon dos. Du coin de l'œil j'aperçois la luxueuse moquette absorbant les traces que nous avons laissées derrière nous. Elle aussi est des leurs. Même les bras au mur ont penché leurs torches pour mieux éclairer la scène.

« Vous allez être reprogrammés si vous osez me touchez, saloperies ! Vos maîtres vont vous passer au pilon, vous faites foirer toute leur opération !

- Chacun ici est libre de son programme, me signale le robot qui me retient prisonnier. Et nous sommes libres de maîtres. »

C'est bien ma veine. De tous les robots qui auraient pu me kidnapper, il a fallu que je tombe sur les rejetons d'un illuminé programmant du libre-arbitre à tout va tout en supprimant la loi sur la protection des humains. Ils nous entraînent dans les couloirs.

à suivre...





Dictionnaire illustré de la SFFF

Cachalot



n. masc.
Mammifère marin. Espèce en voie de disparition du fait de sa tendance à se cacher à l'eau : l'animal en oublie de remonter à la surface pour respirer. Comme l'a démontré Douglas Adams dans son Guide galactique, sa survie est également mise en danger suite à sa matérialisation inopinée au milieu de l'espace intersidéral par un générateur d'improbabilité.

InFolio

Chaussette



n. fém.
Pièce d'habillement en tissu, de forme allongée, allant en général par paire, les deux éléments de la paire étant assortis.
Théorie quantique des ~ :
Egalement appelée la théorie des chaussettes de M. Bertlmann, cette théorie, énoncée par John Bell, est reliée à la notion de « non-localité » des particules.
Par un autre effet quantique laissant parfois bien des scientifiques, une paire de chaussettes a tendance à perdre l'un de ses membres lors du passage en machine à laver.
On attribue à un chercheur excédé par toutes ces théories la phrase « Ça tient chaud aux pieds, c'est l'essen-

tiel ! Pourquoi vouloir en faire une théorie ? ».

InFolio

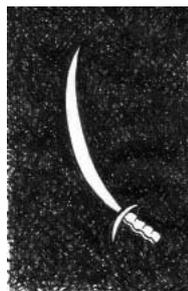
Panète



(adjectif féminin)
Ce mot disparu de notre langue vivante actuelle était employé de manière péjorative. Une personne panète (synonyme : louche, bizarre, peu recommandable).
L'étymologie de ce mot reste incertaine, cependant nous pouvons émettre l'hypothèse qu'il vienne du mot « Planète », à l'époque où la Terre n'était qu'un amas de détritux putrides que l'humanité fuyait.

Coqje

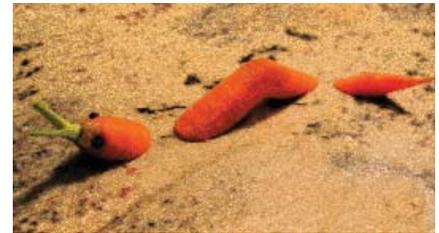
Sabre



n. m.
Accessoire indispensable de tout bon récit de SFFF, le sabre est l'élément repositionnable de base : on peut le placer à peu près n'importe où, dans n'importe quelles circonstances -il fait toujours son petit effet. Laser, japonais, en bois... Peu importe. Il est adaptable à l'infini.
Clairement viril à l'origine, il est désormais, tout comme le jean, parfaitement unisexe.

Josefa

Ververt



Nom générique d'un être parfois maléfique, récurrent et polymorphe. Originaire de la Planète Bleue, le vrai ververt est orange.

Il se manifeste épisodiquement sous des formes diverses depuis des millénaires : on en retrouve les premières traces dans les chroniques de saint Colomban (543-615).

C'est sous le nom de Nessie qu'il est photographié pour la première fois, en 1934, par Robert Wilson.

Témoin principal du coup fatal porté à Glaurung, John Ronald Reuel Tolkien croit pouvoir annoncer sa mort en 1950.

Cette analyse est réfutée quelques années plus tard, quand des solitons causés par la bête font des remous sous les premiers pas de l'informatique. Dans ce domaine, le ververt acquiert une virulence virtuelle. Pour exemple : la forme mutante Great Worm (plus connue sous le nom de Moris) et son effet dévastateur sur l'Internet en 1988.

Sa trace se perd durant les années troubles du Radical War Extension Universal. Des expertises sont en cours, mais à ce jour, le Shai-Hulud sur Arrakis semble bien en être la forme la plus complexe et ambiguë connue.

(Note3212 / Ministère ShaddanIV / an 10192).

Photo d'archive / ververt type Daucus Carota Aquatica, reconstitué en erbium (Er 68), à partir d'un reste de squelette découvert par le Professeur Larkéo / campagne de fouilles Grands Trous / 2007.

Véron

Recettes littéraires

Zut le gâteau !

Josefa



Zut zut zut je suis en retard pourquoi suis-je en retard alors que j'avais planifié toute ma journée je fais toujours pareil c'est insupportable zut zut il faut que je me calme si je me dépêche j'ai le temps de faire le gâteau avant d'aller prendre une douche alors du calme.

Voyons mes carottes combien déjà ah oui 300 grammes je pèle je râpe ils ne disent rien ça doit vouloir dire que je réserve. Je récupère le zeste de l'orange non traitée facile facile aïe je me suis éraflé le doigt je hache le zeste je presse l'orange pourquoi est-ce que je ne cuisine pas plus souvent le four je préchauffe 180 degrés voilà facile. Pourquoi est-ce que je n'ai pas essayé cette recette avant pourvu que ce soit bon je fouette les 300 grammes de beurre mou (eh bien heureusement que j'ai oublié de ranger une partie des courses le beurre a quasiment fondu) avec les 130 grammes de vergeoise blonde (quels snobs comme s'ils ne pouvaient pas dire « sucre de betterave »).

Le mélange est bien blanc je n'ai pas encore tout loupé zut zut zut il disaient quinze minutes de préparation et ça fait déjà vingt minutes et je n'en suis pas à la moitié du calme. Carottes zeste et jus d'orange je jette tout ensemble et je mets de côté.

Ah il faut un autre saladier « Mélanger les

farines » pourquoi « les farines » ? Zut zut zut il faut 100 grammes de farine blanche ET 100 grammes de farine complète. Voyons si en faisant des fouilles dans les placards à une époque j'avais l'ambition de faire mon propre pain à la maison avec un peu de chance oui je savais bien il en reste.

Donc je mélange les farines, une pincée de sel, une cuillère à café de levure (basique), une de cannelle (voilà) une demie cuillère de muscade râpée (bon sang pourquoi j'ai choisi cette recette ça n'en finit pas). J'incorpore progressivement mes carottes je remue bien zut j'ai fait tout tomber d'un coup tant pis ça a l'air d'aller.

Bon sang j'ai encore oublié de beurrer et fariner le moule à l'avance maintenant j'en ai plein les mains et la figure aussi zut zut zut et je suis en retard vite je verse ma préparation dans le moule ah les deux tiers seulement tant pis ce sera les trois-quarts.

Où est-ce que j'ai rangé la tablette de chocolat blanc ? Pourvu pourvu pourvu que je ne l'aie pas oubliée à la caisse j'oublie toujours quelque chose à la caisse pourvu que cette fois ce ne soit pas le chocolat ah non ça va il est là la tablette avait glissé derrière les pâtes. Casser les carreaux bah ça ne se verra pas si j'en mange un (mmm c'est délicieux) j'enfonce les autres dans la pâte. Je recouvre avec le reste de la préparation le four est bien chaud (ça il peut ça fait plus d'une demie-heure...).

Dans cinquante minutes c'est prêt parfait j'ai juste le temps d'aller prendre une douche.

Dring.

Zut zut zut j'ai encore les cheveux enroulés dans la serviette-éponge je ne suis pas maquillée de la cuisine arrive un chaud parfum d'épices on respire du sucre il sourit il m'embrasse il n'est pas surpris c'est vexant mais tout va bien.

Imposture orange au citron

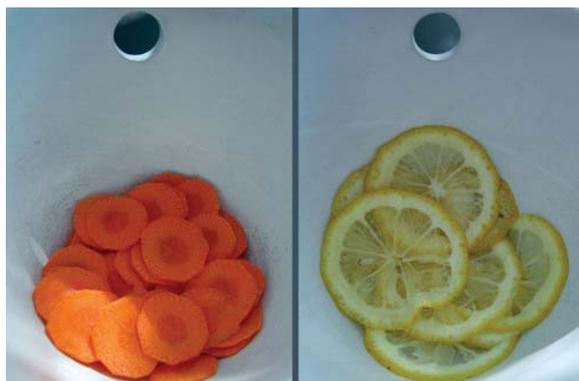
Véron



Elle aime briller, laisser croire que ses réalisations sont de taille, et son savoir-faire sans faille.



Une gourmande et jubilatoire couleur, un léger parfum sucré éclaboussent ces mets présentés.



Partageant des recettes illusoires :
« just' fait d'un kilo de carotte cuit
et deux beaux citrons recuits »...



Peut-elle vraiment tirer gloire,
de suivre en secret dans sa cuisine
le mode d'emploi d'un sachet de pectine ?



Pavés intergalactiques

Cocje

Fxtrait de « Histoire nouvelle des Galaxies voisines »

« Il était une fois dans une galaxie très lointaine, deux planètes appelées Œufs jumeaux. (...) La surface de ces deux planètes était recouverte d'un sucre plutôt brun, tellement petit et fin que rassemblé nous n'aurions pu en remplir qu'un tiers d'une de nos tasses à thé. Si l'on prenait la peine de creuser chacune des deux planètes, on y trouverait une centaine de gramme d'un chocolat noir, très noir, recouvrant des nappes phréatiques où coule un beurre fondu léger. On aurait alors

tôt fait d'épuiser cette ressource, de deux coups de cuillère à soupe. Le climat des deux planètes est changeant, et vers notre mois de novembre de gros nuages de farines se forment et pleuvent irrégulièrement, une demie tasse environ par saison. On pourrait attendre les grêlons mais cela ne serait pas très malin. Entreraient alors en scène les habitants de ces planètes : les carottes-rapées ! Fanes de rap, elles se trémoussent et perdent ainsi chaque hiver l'équivalent d'une pauvre demie tasse de copeaux corporels, oranges et croquants. (...) »

Messieurs,

Afin que le plan d'invasion fonctionne, nous vous prions de bien vouloir suivre les instructions suivantes :

- Faites monter la température du vaisseau à 350 degrés.
- Si vous avez trop chaud la tenue maillot de bain est tolérée.
- Capturez le beurre et la croûte en chocolat, laissez-les fondre dans la salle de préparation XV45T19.
- Ajoutez les nébuleuses de farine de novembre, le sucre brun et carrément les planètes.
- Torturez les carottes-rapeuses afin de leur arracher les râpures nécessaires, même hors saison.
- Mélangez le tout dans la salle 567Y98 et laissez toujours le chauffage à 350°C, pendant 20 minutes.

Si vous suivez à la lettre ces instructions, l'opération aura réussi.

Messieurs, bonne chance !

Signé : Capitaine Brown.



De l'autre côté de minuit ?

Stella Sabbat

A l'origine de *Social Killer. m, n, crime exemplaire*, il y a un mystère. Ce mystère, qui tient à l'identité de son auteur, a conduit la documentariste Cathie Levy *A la recherche de Franck Burns*. Si Cathie Levy privilégie, au départ au moins, l'hypothèse soutenue par l'éditeur du roman -celle d'une confusion entre l'auteur Franck Burns et son narrateur Abel-, elle nous plonge peu à peu dans une multiplicité de possibles qui font que Franck Burns pourrait être Abel ou un autre, à moins qu'il ne soit double ou qu'il ne soit elle... Franck Burns, qui a construit cette ambiguïté, en joue et s'en amuse : l'amnésie d'Abel, cette absence de passé qui constitue, peut-être, une promesse d'avenir, son tatouage « Je est un autre »... Surtout, la question de la légitimité traverse tout le roman : qui est légitime pour parler de la condition des sans domicile fixe, de leur vie et de leur survie au quotidien ? Comment en parler ?

« (...) j'avais beaucoup appris, et maintenant je savais vraiment ce que recouvrait l'épithète de SDF. Oui, je connaissais toutes les souffrances qui se taisaient derrière... C'est vrai j'avais beaucoup appris, mais à quel prix ? Mauvaise question, ça aussi maintenant je le savais, ce savoir n'a pas de prix, car officiellement il n'existe pas, il reste invisible à celui qui ne le vit pas. Ouais, je portais dans ma crasse cette misérable richesse, ce savoir méprisable qu'il faudrait bien un jour ou l'autre étaler à la conscience aveugle des hommes. »[1]



Plus loin, un bénévole qui cherche à « (...) com-prendre, comment ils en arrivent là, comprendre non pas ce qui les a jetés ici, mais comment ils vivent là »[2], fait dire à Abel : « son effort est voué à l'échec, pour vice de fond : jamais il ne pourra s'affranchir de ses mots, de ses images, jamais à moins qu'il ne franchisse le pas (...) »[3]. « Il faudrait que la corde de rappel casse, il faudrait qu'il se ramasse dans cette lie, mais, sincèrement comment lui sou-haiter une telle horreur ? Je préfère l'abandonner à sa bonne volonté, à son aveuglement sincère et c'est ainsi que nous discutons une bonne demi-heure sans se com-prendre. Une incompréhension haute de vingt-cinq centimètres, un putain de trottoir symbolique sur lequel s'épuisent les bonnes volontés les plus sincères et les pires instants. »[4]

Cette question et son corollaire -Franck Burns est-il ou non Abel ? Peut-il ne pas l'être ou ne pas l'avoir été pour pouvoir parler en son nom ?- est certes intrigante et elle fait le sel du documentaire de Cathie Lévy. Cependant cette question, déjà posée et qui le sera encore, n'est pas vraiment intéressante : peu importe que Franck Burns ait ou n'ait pas vécu les expériences qu'il prête à Abel. Une fois le livre commencé, elle perd toute pertinence, en dehors de son utilité au sein du roman, c'est-à-dire comme questionnement qui nourrit Abel et d'autres personnages.

Et c'est d'une autre manière que Social Killer interroge le rapport entre fiction et réalité. Dans son livre, Burns donne la parole à des personnes que notre société tend à rendre invisibles.

« Si nous vivions, nous les SDF, zonards, paumés, clodos, errants... dans une telle panade c'était d'abord parce que notre corps faisait peur et que le monde avait préféré nous fuir en se réfugiant dans l'ignorance absolue de notre condition. En son sens, nous gisions là sur une terra incognita symbolique dont nous ne devions espérer aucun secours. La vérité était si simple : nous n'existions pas parce que le monde avait institué que notre misère serait invisible. »[5]

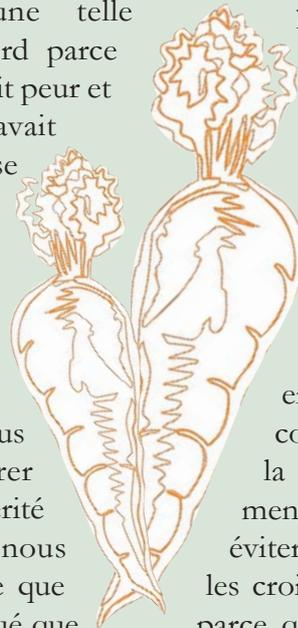
Une invisibilité que Burns décrit comme institutionnalisée : « Les foyers ouvrent à 17 heures pour te recracher quelle que soit la saison à cinq plombs du mat. Les soupes populaires servent à 11 heures... Ta vraie misère puise son silence dans ce monde parallèle. Tout semble orchestré d'une main maléfique pour que tu n'existes qu'à l'aune fragmentée du dégoût. Dès lors, comment peux-tu en vouloir à ces miroirs pressés de ne pas imaginer que tu crèves là, terré, caché, nié, usiné par l'oubli dans le silence de leur bas-fonds ? »[6]

Selon une étude réalisée par l'INSEE en 2001, 15 % des sans domicile fixe -un hébergé sur trois- fréquentent des centres d'hébergement qu'ils doivent quitter le matin, un quart d'entre eux avant 8 heures[7]. Parmi eux se trouvent les sans domicile fixe les plus marginalisés et les plus désocialisés[8].

A la lecture de Burns, on imagine un flot d'hommes quittant les centres d'hébergement d'urgence à une heure où les rues de la ville sont encore désertes. C'est comme si leur retour à la rue était effectivement orchestré de façon à éviter que notre regard ne les croise à un moment où, parce qu'ils sont nombreux, il lui serait plus difficile de glisser sur eux : « A cinq heures, elle (la ville) s'offre toujours aussi morte, comme si nous ne sortions à cette heure que pour se disputer l'ombre d'une ombre... »[9]

Mais peut-être s'agit-il moins de les rendre invisibles que de soumettre leur rythme au nôtre, et plus particulièrement à celui des bénévoles et des permanents des service d'hébergement ou de distribution de repas chauds ? Ainsi le nombre de repas servis diminue d'un quart le samedi et de 40 % le dimanche par rapport aux autres jours de la semaine[10].

Loin de moi l'idée de



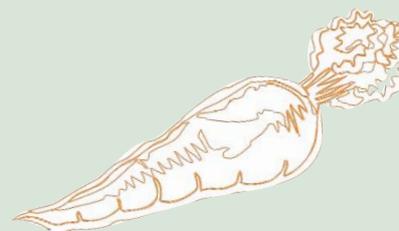
mettre en cause la sincérité et l'utilité de tous ceux, bénévoles ou professionnels, qui s'engagent au quotidien auprès des sans domicile fixe, pas plus que la nécessité des services d'hébergement d'urgence et de distribution de repas. Ce à quoi nous invite Franck Burns, à travers *Social Killer*, c'est à « dé-centrer » le regard que nous portons sur une réalité, celle des sans domiciles fixes, et de repenser l'aide qu'on leur apporte en essayant, autant que possible, de nous « affranchir de (nos) mots, de (nos) images » et de réduire la distance entre nos préjugés et représentations et la réalité et les représentations de ceux qui vivent au quotidien la condition, hétérogène, de sans domicile fixe. Ce regard « dé-centré » peut permettre, par exemple, de comprendre en quoi le refus d'être hébergé n'est pas une décision irrationnelle mais peut être motivé par le besoin de préserver sa dignité, le rejet de la promiscuité, l'insécurité, le manque d'hygiène, le règlement intérieur des foyers (horaires d'entrée, refus de recevoir des personnes avec des animaux...): « tous les esprits dociles pieutaient déjà dans les foyers sous les auspices des grands mecs tout sec. Dehors, dans le froid qui se mêlait à la nuit, ne restaient que les insoumis à cette fausse charité. (...) Je ne pouvais plus supporter les sermons et les humiliations. J'avais craché ma colère à la gueule du mec tout sec en prenant Jésus pour témoin: Eh, ducon, tu crois que le Christ fait la gueule à

cause de la crucifixion? Et bien tu te goures, s'il fait la gueule c'est parce qu'il est dégoûté de voir comme ses faux frères s'occupent de ses vrais fils... Et voilà... Trois mois d'exclusion pour récompenser cette version apocryphe de l'Evangile selon Saint-Abel. Après le verbe venait toujours le même geste: bannir... Le prix était cher, de janvier à mars, les nuits étaient froides, mais qu'importe... »[11]

Et c'est précisément parce que Burns, quelle que soit la réalité qui se cache derrière ce pseudonyme[12], nous fait envisager la condition de sans domicile fixe en se situant du point de vue de ceux qui la vivent, qu'il peut légitimement se faire le messenger d'Abel, de Jean, de Sac-à-Dos, de Bert...

Franck Burns, *Social Killer. m, n, crime exemplaire*, L'Ecailler du Sud, 2007.

Cathie Lévy, *A la recherche de Franck Burns*, 2007 (diffusé sur Arte le 16 novembre 2007).



[1] Franck Burns, *Social Killer. m, n, crime exemplaire*, L'Ecailler du Sud, 2007, p. 52.

[2] *Idem*, p. 99.

[3] *Idem*, pp. 99-100.

[4] *Idem*, p. 63.

[5] *Idem*, p. 48.

[6] *Idem*, p. 25.

[7] Cécile Brousse, Bernadette de la Rochère, Emmanuel Massé (INSEE), Les sans domicile usagers des services d'hébergement ou de distribution de repas chauds, p. 16 - http://www.crest.fr/seminaires/recherche/2001_2002/observatoire.pdf

[8] *Idem*, p. 17: « Par rapport aux autres sans domicile hébergés en structure collective, ceux qui doivent quitter leur centre le matin sont 4 fois plus nombreux à avoir dormi dans la rue la semaine précédente (13 % contre 3 %). (...) L'explication pourrait être la suivante les sans domicile ayant vécu longtemps dans la rue répondent plus difficilement aux critères d'admission, ils sont donc moins souvent reçus dans les centres où l'accueil est personnalisé. (...) les sans domicile de longue durée sont "cantonnés" à la rue ou aux centres où l'accompagnement social est le moins important. »

[9] Franck Burns, *Social Killer. m, n, crime exemplaire*, L'Ecailler du Sud, 2007, p. 88.

[10] Cécile Brousse, Bernadette de la Rochère, Emmanuel Massé (INSEE), Les sans domicile usagers des services d'hébergement ou de distribution de repas chauds, p. 9.

[11] Franck Burns, *Social Killer. m, n, crime exemplaire*, L'Ecailler du Sud, 2007, pp. 31-32.

[12] En allant faire un tour, avant de publier ce billet, sur le site de L'Ecailler du Sud, j'ai appris que le mystère Franck Burns était résolu (« on a retrouvé l'auteur... »). Tant pis! Le mystère était joli et je n'ai aucune envie -pas avant plusieurs semaines en tous cas- de savoir si le Franck Burns que j'ai imaginé grâce au documentaire de Cathie Lévy est (ou pas) le vrai Franck Burns.

In a bubble

les chroniques londoniennes Max Maatmosis

One day I went in a town, in a foreign country with a language that I didn't understand. Although it was similar/related to a language that I claimed to understand. I walked up and down the streets.

(First signs of a bubble :)

I came across two girls. Without actually understanding what they were saying, I gathered that they were mocking me for having a streetmap in my pocket. At first I couldn't quite figure out, what exactly was so 'mockable' about that streetmap. Was it the fact that it didn't quite fit into and was looking out of the pocket? Surely not. The only explanation that made any sense, was that they obviously deemed their hometown not big enough for anyone to be needing a map to find their way around.

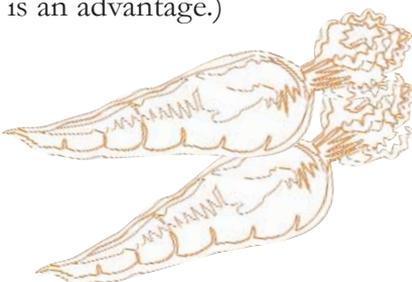
(The bubble in full action :)

Then, I came past several teenagers who obviously thought they were a gang, and behaved accordingly. They tried to prove to each other, that they were belonging together by separating themselves from other people, by setting themselves apart from others physically by what they were wearing and emotionally by (deliberately) feeling no compassion with other people.

(Somehow) I was sure they weren't rough enough to attack me physically, so in passing I only put my senses on special

alert and I activated my hearing to work as an eye in the back of my head. If they had moved suddenly (behind me) I would have detected that on the acoustic picture (that my ears created).

Although I don't know what they were saying, I am pretty sure they were saying something derogatory about my appearance or dishevelled look. But because of the language-barrier, I was like in a bubble, where all verbal offences or insults would simply bounce off. I felt quite protected and safe. I was immune to insults and almost immune to shame. (They couldn't harm me because they couldn't get through to me. This must be the only time when the lack of an ability is an advantage.)



With regard to shame, I felt quite numb but the shame would not go away entirely. People (all over the world) are too similar, for that to happen. Shame doesn't need words. But the numbness certainly does explain the behaviour and dress-sense of many tourists...

(Conscious about the bubble :)

While I was walking there

along a deserted street, I tried to reflect on what had just happened and to realise the potential of opportunities that had opened up. Without shame I could do anything ... at least, until the police came and as long as it wasn't illegal of course... Or couldn't I?

So what could I do? I had no idea. I was free, but I had no ideas. Everything was allowed, and I didn't know what to do. Then I came to reflect on my reflections, and asked myself: if I was to start thinking out loud (i.e. talking to myself), what would happen? Surely that would be seen as a shameful sign of madness. Could I behave mad? Would I not face any consequences?

I decided I couldn't risk that. The punishment for madness is too severe in modern scientific society. Particularly since there is no longer any belief in the mystical powers of madness, in prophets, magicians or a mad genius. So I abandoned the thought/experiment.

But I did ask myself whether it would have made a difference whether I was alone or not? How would people react to me if I was not alone, if I had one or two friends with me? We would still be able to live in our collectively shared bubble (in this foreign country), but would the locals/ordinary members of the public be able to call us mad? I very much doubt it. After all whatever you

do in a group, may be regarded as criminal, nasty, menacing, emotional, or fashionable but it can never be regarded as mad. You can only be seen as mad when you are alone.

(The bubble nearly bursts :)

I went to a supermarket. It looked pretty much like the one that I go to at home. The products looked the same. Even the layout was pretty much the same. As if there was a science to selling things. As if someone had written a book about it and both supermarket managers had read it.

The customers looked slightly different. But if it wasn't for them, the only thing that was really different was the language. Although many products were multilingual (i.e. had multilingual labels). I had no problems finding my favourite food + made it to the check-out. While waiting in the queue with only 2 packets of biscuits, the woman in front of me spoke to me.

I was shocked, I had not expected being spoken to. I tried to gather as much of what she was saying as possible. I tried to break her speech down into words. Then I tried to compare those with any words that I knew about this language, my language, and the similar language. But the speech wouldn't break down and I was running out of time. She obviously expected an answer or at least some sort of reaction.

I tried to remember what people in this situation would normally do. Why would she talk to me? What was her motive for speaking to me? She

had a large trolley-load of things. And it dawned on me that she would simply let me go first. I thanked her in several languages (none of which the local), smiled and put my 2 items on the belt.

The woman at the till asked me something, which I didn't understand, but neither did it matter. She didn't wait for me to react, say or do anything. She just continued her routine.

Dans une bulle

Un jour je me suis rendu dans une ville dans un pays étranger dont je ne comprenais pas la langue, bien qu'elle soit très proche d'une langue que je prétendais comprendre. J'arpentais les rues.

(Premiers signes de la présence d'une bulle :)

Je croisai deux filles. Sans vraiment comprendre ce qu'elles disaient, je devinai qu'elles se moquaient du plan qui était dans ma poche. Tout d'abord je ne pus imaginer en quoi ce plan pouvait être un sujet de moquerie. Était-ce le fait qu'il ne rentrait pas tout à fait dans la poche et dépassait un peu? Probablement pas. La seule explication sensée était qu'elles estimaient manifestement que leur ville n'était pas assez grande pour que quiconque ait besoin d'un plan pour y trouver son chemin. Pour ma défense, il ne s'agissait pas juste d'une petite ville à la campagne, mais de la capitale régionale.

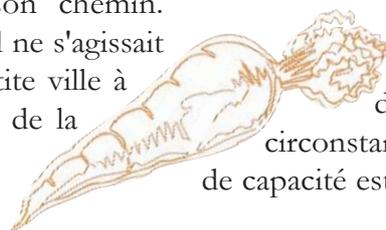
(La bulle en pleine action :)

Je dépassai ensuite plusieurs adolescents qui se prenaient visiblement pour un gang et en avaient adopté le comportement. Ils essayaient de se prouver les uns aux autres qu'ils appartenaient au même groupe en se coupant des autres personnes, en se tenant physiquement à l'écart des autres grâce aux vêtements qu'ils portaient, et émotionnellement en ne ressentant (délibérément) aucune compassion pour les autres.

(D'une façon ou d'une autre) j'étais certain qu'ils n'étaient pas assez violents pour m'agresser. Aussi en passant à côté d'eux je mis seulement mes sens en alerte, une alerte spéciale: j'utilisai mes oreilles comme un œil placé à l'arrière de ma tête. S'ils avaient brusquement bougé (derrière moi) j'aurais détecté leur mouvement comme une image acoustique (que mes oreilles auraient créée).

Bien que je ne sache pas ce qu'ils disaient, je suis presque sûr qu'ils ont eu des propos méprisants pour mon apparence ou mon air échevelé. Cependant du fait de la barrière de la langue, j'étais comme dans une bulle contre laquelle toutes les injures et les insultes rebondissaient. Je me sentais protégé, en sécurité. J'étais immunisé contre les insultes et presque immunisé contre la honte.

(Ils ne pouvaient pas me blesser car ils ne pouvaient pas m'atteindre. Ce doit être la seule circonstance où l'absence de capacité est un avantage.)



En ce qui concerne la honte, je me sentais tout à fait indifférent/engourdi mais la honte ne se dissipait pas entièrement. Les hommes (dans le monde entier) sont trop semblables pour que cela se puisse. La honte n'a pas besoin de mots. Mais c'est l'indifférence/l'engourdissement qui explique le comportement et la manière de s'habiller de nombreux touristes...

(Conscient de la bulle:)

Tout en marchant dans une rue déserte, j'essayai de réfléchir à ce qui venait de se passer afin de prendre conscience des opportunités qui se présentaient. Dépouvu de honte, je pouvais tout faire... du moins, jusqu'à ce que la police arrive et tant que ça n'était pas illégal bien sûr... Mais était-ce bien vrai ?

Donc, que pouvais-je faire ? Je n'en avais aucune idée. J'étais libre, mais je n'avais aucune idée. Tout était permis, mais je ne savais pas quoi faire. Je commençai alors à réfléchir à tout ça et je me demandai : si je commençais à penser à haute voix (c'est-à-dire à parler tout seul), que se passerait-il ? Ce serait probablement considéré comme un signe honteux de folie. Pouvais-je agir comme un fou ? Cela n'aurait-il vraiment aucune conséquence ?

Je décidai que je ne pouvais courir ce risque. La punition pour la folie est trop dure dans nos sociétés modernes et scientifiques. En particulier depuis que nous ne croyons plus au pouvoir mystique de la folie, aux prophètes, aux magiciens et aux savants fous. Aussi j'abandonnai cette idée et son expérimentation.

Mais je me demandai si cela aurait fait une différence que je sois seul ou pas. Comment les gens se comporteraient avec moi si je n'étais pas seul, si j'étais accompagné d'un ou deux amis ? Nous aurions pu partager dans notre propre bulle (dans ce pays étranger). Mais les habitants/les membres de cette communauté auraient-ils pu nous traiter de fous ? J'en doute fort. Après tout, ce que l'on fait au sein d'un groupe peut être considéré comme criminel, méchant, menaçant, émouvant ou convenable mais jamais comme fou. On ne peut être pris pour un fou que quand on est seul.

(La bulle éclate... presque :)

J'entrai dans un supermarché. Il ressemblait beaucoup au supermarché dans lequel je me rends chez moi. Les produits se ressemblaient. Même la disposition était à peu près semblable. Comme s'il existait une science pour vendre des marchandises. Comme si quelqu'un avait écrit un livre sur le sujet et que les directeurs de ces deux supermarchés l'avaient lu.

Les clients étaient légèrement différents. Ceci excepté, la seule chose qui était réellement différente était la langue - mais de nombreux produits étaient multilingues (c'est-à-dire qu'ils avaient des étiquettes multilingues). Je n'eus aucun mal à trouver mes aliments préférés et je me dirigeai vers la caisse. Alors que je faisais la queue avec seulement deux paquets de biscuits, la femme qui était devant moi s'adressa à moi.

Cela me surprit, je ne m'attendais pas à ce que l'on me parle. J'essayai de comprendre

ce qu'elle me disait. J'essayai de décomposer son discours en mots, puis j'essayai de les comparer avec des mots que je connaissais dans cette langue, dans ma langue ou dans une langue proche. Mais je n'arrivais pas à en venir à bout, et je manquais de temps. Elle attendait manifestement une réponse ou au moins une réaction de ma part.

J'essayai de me rappeler ce que les gens font normalement dans une telle situation. Pourquoi me parlait-elle ? Pour quelle raison ? Elle avait un grand caddie rempli de marchandises. Il me vint à l'esprit qu'elle souhaitait simplement me laisser passer avant elle. Je la remerciai dans plusieurs langues (aucune n'étant la langue locale), souris et posai mes deux articles sur le tapis roulant.

La caissière me demanda quelque chose que je ne compris pas, mais cela non plus n'eut pas d'importance. Elle ne s'attendait pas à ce que je réagisse, dise ou fasse quelque chose. Elle continua juste sa routine.

traduction Stella Sabbat
& Ekwerkwe





Appel collectif

Petit jeu de Jacadi

Les personnages

- M. Lheumme, la cinquantaine, déjà chauve
- Caroline Lheumme, sa fille, 25 ans, brune, un peu replète
- Mme Dichs, 35 ans, châtain, jolies jambes, veuve de guerre
- M. Grimaud, 35 ans, brun, bel homme
- Janie Clare, 21 ans
- Marvin Clare, 21 ans

20 mars 2007, fin de matinée

Dans le bureau d'une maison bourgeoise, en Picardie.

M. Lheumme dicte du courrier à sa secrétaire, Mme Dichs. La fille de M. Lheumme, Caroline, lit dans la mezzanine, aménagée en bibliothèque, qui surplombe le bureau. M. Grimaud, le jardinier, taille les rosiers qui poussent dans une plate-bande sous la fenêtre (ouverte) du bureau.

Janie et Marvin Clare entrent dans le bureau, armés chacun d'un revolver. Ils reprochent à M. Lheumme la ruine et la mort de leur père. Un coup de feu est tiré. M. Lheumme est touché à la poitrine. Mme Dichs appelle des secours et la police. Les jumeaux Clare restent sur place.

« Monsieur Grimaud a dit... »

Elisala

Affaire Lheumme/Clare

20 mars 2007

Déposition de M. Grimaud,
jardinier de M. Lheumme

« Bon pour tout vous dire, j'ai pas vu grand chose en fait.

Déjà c'est allé très vite. J'ai à peine eu le temps de lever les yeux et bam! c'était fini. Et puis de là où j'étais je pouvais pas voir grand chose, voyez, j'étais en train de tailler les rosiers, un boulot classique, les rosiers de la façade, enlever tous les boutons fanés, sinon ça repart pas, les roses.

En gros de ce que je m'en rappelle, de ce que j'ai vu, enfin entendu, c'est qu'il y avait le bruit classique du bureau, le patron qui cause, M^{me} Dichs qui tape à son ordinateur, et puis la porte s'ouvre, des bruits de voix de deux personnes, et bam! bon je ne peux pas dire, maintenant que j'y pense, la porte s'est peut-être ouverte un peu brutalement, et ils avaient pas l'air bien joyeux ces deux-là à les entendre, un peu agressifs. Mais enfin ça non plus c'est pas si nouveau, il a pas que des amis le patron, comme on dit.

Non je veux rien dire de précis par là, mais enfin c'est comme ça, hein, on entend dire des choses, mais moi ça me regarde pas, je fais mon boulot, et pour le reste, basta! Me demandez pas plus, vraiment je saurais pas quoi vous dire, c'est juste des rumeurs, du genre qu'on entend au comptoir, peut-être c'est juste de la jalousie, finalement

quand on y pense, il s'en sort bien le patron, ça plaît pas forcément à tout le monde, vous savez.

Les deux qui sont venus? non je les connais pas. Peut-être qu'ils sont déjà venus, ça c'est possible. Je connais pas vraiment les clients pour tout vous dire, je les vois passer, des fois ils disent bonjour, et souvent non. Eux je dirais qu'ils étaient plutôt du genre non.

Enfin bon, comme je vous le disais, vraiment, pour ce qui est de voir, j'ai pas vu grand chose; si vous voulez, de là où j'étais j'ai une vue sur le bureau de Madame Dichs, pas grand chose d'autre, en fait. Comme les rosiers sont un peu en contrebas de la fenêtre, voyez, quand on est penché sur les rosiers, on voit juste le rebord de fenêtre, et puis un peu de dessous le bureau, les pieds, si vous voulez, mais juste à côté de la fenêtre, pas vraiment à l'intérieur de la pièce.

Donc il aurait fallu que je sois complètement relevé pour voir ce qui se passe.

Bon bien sûr après le coup de feu j'ai regardé ce qu'y s'était passé, ça faisait un peu comme une scène de film, voyez, personne ne réalise vraiment ce qui s'est passé, comme si le temps s'arrêtait, et puis d'un coup tout recommence à bouger, j'ai vu Madame Dichs se lever et puis j'ai couru jusqu'à la pièce, ça veut dire j'ai fait le tour jusqu'à l'entrée, et là ce qui m'a vraiment surpris en arrivant dans la pièce, c'est que les deux tueurs, là, ils étaient encore là, comme tétanisés par ce qu'ils venaient de faire. Ça m'a vraiment semblé bizarre, je sais pas, j'aurais plutôt

imaginé de partir en courant. Comme si ça ne leur faisait pas peur ce qui leur arriverait après.

Non je... je me suis pas trop occupé du patron. Les blessés c'est pas mon fort, c'est que y avait vraiment beaucoup de sang en fait. Donc ben

j'ai juste attendu là, sans trop savoir quoi faire, faut bien l'avouer... C'est Madame Dichts qui s'est un peu occupée de tout, elle s'en débrouille vraiment comme une chef quand elle s'y met. Et puis vous êtes arrivés. »

« Marvin Clare a dit... »



Affaire Lheaumme/Clare

20 mars 2007

Déposition de Marvin Clare

«Le jardinier taillait des rosiers devant la maison, il nous a fait signe. Il avait entrebâillé le portail, nous nous sommes faufileés à l'intérieur de la propriété et en avons fait le tour pour entrer par la porte de derrière, qui était ouverte, comme il l'avait promis. Arrivée là, Janie a sorti son revolver de son sac, le mien était dans la poche intérieure de mon blouson. J'ai vu qu'elle était décidée.

Alors on a traversé la buanderie, pris le couloir et ouvert en grand la porte du bureau, en braquant nos armes sur Lheaumme, qui a sursauté. Un double menton, des cernes, pas du tout la tête du bon vivant qui faisait la fête avec Papa. En face de lui, il y avait une femme d'une trentaine d'années qui a sauté sur ses pieds. Elle a fait le tour de son fauteuil pour se placer derrière, en rentrant les épaules, et elle reculait discrètement vers la fenêtre. Au début, on braquait tous les deux nos armes sur Lheaumme, et Janie a commencé à lui débiter tout ce qu'on avait à lui reprocher. Normalement on s'était réparti les accusations, mais elle se laissait entraîner, et je n'osais pas l'arrêter. Nous nous attendions à ce qu'il nous reconnaisse, mais rien n'est venu, il tremblait,

c'est tout. Alors Janie lui a rappelé : comment il avait poussé notre père à investir, la croisière qu'il lui avait offerte, les photos que notre père en avait ramenées, celle avec la petite fille brune et potelée, la main de son père posée sur son épaule, les absences de papa (pour affaires, en France), ses cernes quand il était là, et un jour plus rien que les crises de larmes de notre mère... Nous venions lui faire ouvrir le coffre qu'il n'avait pas ouvert au moment où notre mère avait été internée et notre maison saisie.

C'est à cet instant que j'ai vu que la secrétaire s'approchait de la fenêtre. J'ai tourné mon arme contre elle, je l'ai menacée. Elle a poussé un cri, c'était un appel, et elle regardait fixement un point derrière nous: accoudée à la balustrade, une jeune fille brune observait la scène depuis la mezzanine, tranquillement, un petit sourire aux lèvres. Du coin de l'œil j'ai vu Janie se raidir, tourner son arme vers elle ; alors j'ai visé Lheaumme et j'ai tiré. Je ne saurais pas expliquer mon geste. Ou plutôt si : je voulais tirer le premier, il ne fallait pas que Janie fasse une bêtise. Lheaumme s'est effondré dans son fauteuil de cuir, la secrétaire criait. Je n'ai pas eu le temps de regarder Janie ; on me bloquait le bras. C'était Grimaud, le jardinier. "Qu'est-ce que vous avez fait ?" criait-il, et il m'a désarmé. Janie lui a remis son revolver sans résistance. »

Rose

« Caroline Lheaumme a dit... »

Affaire Lheaumme/Clare

20 mars 2007

Déposition de Caroline Lheaumme

«Je suis arrivée tôt, comprenez au petit matin, avant l'arrivée de papa et de sa secrétaire. La mezzanine, c'est mon mirador, tout un monde à épier en silence.

Vers 10 heures, au bruit de ses pas talon-aiguillés, j'ai noté l'arrivée de Mme Dichts. Papa la suivait et ils se sont installés au bureau pour écrire le courrier du jour.

Il la dévore des yeux et croyez-moi sous ses faux airs d'irréprochable veuve, elle en est parfaitement consciente. Il faut la voir minauder, plier et déplier ses interminables jambes.

Kloelle

Mon père n'est d'ailleurs pas le seul à en profiter. Les rosiers devant la fenêtre du bureau doivent être les mieux taillés de tout le parc. Je veux dire que M. Grimaud y attache un soin tout particulier et spécialement à l'heure où se dicte le courrier.

Nous étions donc depuis une petite heure dans les galanteries coutumières du matin lorsque ces deux jeunes gens blonds comme les blés sont entrés.

Je n'ai pas vraiment fait attention, les affaires de mon père impliquent des rendez-vous fréquents et à ce moment précis je relaquais le jardinier.

C'est le cri strident de Mme Dichs qui m'a sortie de mes chimères charnelles.

Les deux adolescents au visage d'ange pointaient tous deux une arme sur mon père tout en débitant d'une voix juvénile et hoquetante des explications plus incompréhensibles les unes que les autres.

La jeune femme insistait lourdement pour que mon père demande pardon. Croyez bien qu'il ne s'y opposait pas, avec une arme à 50 cm du visage je crois que l'on demanderait pardon à une mouche de partager son oxygène. Simplement mon père ne voyait vraiment pas qui pouvait être ce Monsieur Clare dont on lui imputait la ruine et le suicide. Maître es-spéculation je vous l'accorde, zéléateur de

l'attaque boursière et du contrôle de capital mais spadassin économique, non, pour les affaires il a une morale, aussi difficile à croire que ce soit.

Elle est devenue hystérique et agitait son revolver en tout sens, son frère totalement décontenancé semblait errer entre deux eaux et ne plus savoir quelle attitude adopter.

M Grimaud a profité de ce moment de flottement pour enjamber la fenêtre et maîtriser le jeune Marvin. Complètement affolée, Janie a tiré, plus par réflexe de panique que par réelle volonté.

Mon père s'est effondré sur son bureau.

Je vous épargne l'épisode sanglant, les gloussements nerveux de Mme Dichs qui a tout de même trouvé les ressources nécessaires pour vous appeler et avertir les secours.

J'ai fini par descendre, juste histoire de faire bonne figure, ne vous y trompez pas.

Les jumeaux exsangues étaient tétanisés, flageolants, en larmes, à se demander qui les secours allaient prendre en charge à leur arrivée.

Ah j'oubliais... On vous parlera peut-être de mon malaise. Une subtile comédie pour me blottir au cœur des bras musclés de Grimaud... Avouez que l'occasion était trop belle ! »

« Madame Dichs a dit... »



Affaire Lheumme/Clare

20 mars 2007

Déposition de Mme Dichs

« Il faisait très chaud, d'ailleurs la fenêtre était ouverte et j'entendais le bruit du sécateur du jardinier, ce qui me troublait même si je ne pouvais pas le regarder. Par contre Caroline ne devait pas s'en priver, je suis sûre qu'elle est amoureuse de ce vaurien de jardinier et qu'elle faisait semblant de lire. Mais ça je ne le voyais pas non plus. J'étais en train d'écrire sur l'ordinateur et je voyais surtout mon écran, vu que Monsieur Lheumme dicte toujours à toute vitesse comme si j'étais une machine ! Faut toujours que je fasse attention et en plus je m'étais cassé un ongle.

Bref, j'étais en train de taper : "nousvousprionsdebienvouloirnoter... quelebudgetdépasse-radedeux... millionscequenouszescomptions..." quand les jumeaux sont entrés sans même

frapper, et ont crié ensemble "Fuck toi ! Tu laisses filer nos thunes alors on va te faire la peau, vieille saloperie !" Il faut dire qu'ils sont mal élevés ces deux là, elle, Janie, a les ongles peints en noir, des perles en fer dans les lèvres et les sourcils et son frère, aux cheveux peints en rouge porte des pantalons si larges qu'on voit le haut de ses fesses. "T'as tué notre fazère, pourriture de ta race ! Tiens prends ça dans ta sale tronche de bourge de ta mère !" Et pan les voilà qui tirent sur Monsieur et qu'il s'écroule sur mon clavier avec du sang partout sur l'imprimante et ma jupe tout neuve ! Et voilà j'ai quand même soulevé le bonhomme pour me dégager et il est retombé sur ma chaise, toute tachée maintenant par le sang. Les jumeaux se sont enfuis à toute vitesse, pendant que je vous téléphonais. Le jardinier est entré pour voir ce qui se passait et il m'a bien consolée et tout. Caroline ? Elle faisait la tronche de me voir dans les bras de son chéri ! »

les auteurs de novembre

COUJE



Aurait pu naître en Italie. Née une première fois en France puis d'autres fois après.

A d'abord testé la musique, pour continuer dans la photo en passant par le cinéma. Quelques expérimentations culinaires viennent s'ajouter depuis peu.

La tête toujours remplie de questions et de rêves, espère parcourir le monde avec sa moitié.

Blog : [le cahier virtuel](http://lecahiervirtuel.blogspot.com)

<http://lecahiervirtuel.blogspot.com>

ELISALA



Née il y a quelques années dans quelque contrée nordique de la France, Elisala s'est passionnée très tôt pour l'apprentissage de la lecture. Ça date très précisément du jour où sa maîtresse de CP a fait remarquer à ses parents qu'elle n'apprenait pas bien la lecture, et ce par pure fainéantise. Vexée comme un pou, elle se mit alors à lire. Et ne s'est plus arrêtée depuis.

C'est à l'âge honorable de pas loin de 18 ans qu'Elisala fit connaissance avec Terry Pratchett et sa trilogie des gnomes. Elle enchaîna naturellement avec les annales du disque-monde. Elle s'avoue relativement amoureuse de Terry. Et de Granny Weatherwax. Et de la mort (it's a he). Sa culture SFFF ne s'arrête cependant pas là, elle tâta ici ou là du Frank Herbert, du Ursula Le Guin,

du Neil Gaiman, du Bordage, etc. etc., au gré des coups de cœur et des propositions de ses confrères et sœurs de lecture.

Il est à noter que Moorcock la laissa cependant assez sceptique. Sa dernière découverte : Mars, la rouge, la verte et la bleue, de Kim-Stanley Robinson, dont le réalisme dans l'anticipation l'enchantait tout particulièrement. Rien sur l'écriture ? Rien sur l'écriture, ce n'est vraiment pas sa spécialité, même si ça la fait rêver.

Blog : [Une bibliothèque, c'est lourd à porter](http://elisala.wordpress.com)

<http://elisala.wordpress.com>

INFOLIO



Coté face, mammifère bipède à l'esprit nomade et coté verso, feuillu aux feuilles de papier.

En phase bipède, je me nourris des rêves piochés dans les images et les livres.

En phase feuillue, je me nourris d'encre pour couvrir mes pages. Un ami poulpe est un sympathique pourvoyeur de cette rare substance.

Je me promène depuis quelque temps déjà sur divers lieux de la toile nacrée appelée le web. Parmi ceux-ci, le site du bookcrossing est devenu mon point de repère et d'échanges sur les livres.

Blog : [InFolio dans tous ses formats](http://infolio.over-blog.com)

<http://infolio.over-blog.com>

JOSEFA



J'aime me lever tôt, traîner dans un peignoir rouge et vert, Pastroudis en décembre, me faire avoir par les trompe-l'œil, manger des fish&chips à la sortie du cinéma. Je relis régulièrement les mêmes livres. J'ai pleuré à mon premier concert. J'ai longtemps rêvé d'habiter au bord de la mer.

Quand il faut faire quelque chose, je barbouille, je gribouille, je griffonne, je rature, et je m'arrête en principe avant d'arriver au point ou au trait final.

KLOELLE



J'ai déjà 37 ans et trois enfants sympas.

Je travaille dans une administration...

Je suis pianiste à mes heures perdues...

Lectrice à d'autres heures perdues...

Et j'aime jouer avec les mots et les émotions à des heures que je cherche encore.

Blog : [Une valse de rien](http://unevalsederien.canalblog.com)

<http://unevalsederien.canalblog.com>

LARKEO



Née dans une petite bourgade nichée dans un écrin de CO², j'ai poursuivi diverses études et carrières qui m'ont menée à choisir un mode de vie basé

sur la sieste, le Saint-Emilion, l'art du calembour, les pantalons en jean et la navigation dans les quarantièmes hurlants (du Web).

Je n'ai jamais enseigné nulle part ni publié quoi que ce soit. Je suis actuellement directrice de la cafetière et du four à micro-ondes, activités qui me laissent cependant le temps de consacrer quelques instants à ma famille et à ce pour quoi je reçois un salaire, c'est-à-dire l'archéologie.

Ah, j'oubliais, je suis aussi grand-mère, et entre deux chantiers de fouilles, je m'adonne aux délices du bookcrossing.

La photo date de l'année dernière, j'ai changé de lunettes depuis !

Blog : [Le petit blog est dans le pré](http://lepetitblogestdanslepre.blogspot.com)
<http://larkeo.wordpress.com>

LUMA



Naissance en 1986 quelque part dans les montagnes. A beaucoup lu et écrit, fait des études et vu du pays.

Auteurs préférés : Terry Pratchett, Stephen King, Daniel Pennac, Robin Hobb, Ptitluc, Ayroles, Binet, Franquin, Urasawa, Clamp... etc.
Record à Tetris : 200 lignes.

Blog : [Ecriveuse en herbe](http://ecriveuse.canalblog.com)
<http://ecriveuse.canalblog.com>

MAX MAATMOSIS



Max Maatmosis was born in continental Europe during the wild Seventies.

He grew up in a mad town.
Currently he is living in

NewLabourLand (near London).

And, as everybody else, he likes to ask big questions... and even more so, to come up with hypothetical answers.

ROSEALU



Née : il n'y a pas si longtemps
S'incarne aussi bien en Blanche-Neige qu'en Madame Bovary
Voyage : à l'autre bout du monde, dans sa tête

Aime : écrire, hésiter juste avant d'écrire, s'enfermer entre d'épais remparts de livres et autres pape-rolles.

Blog : [Ce que dit Rose](http://cequeditrose.blogspot.com)
<http://rosealu.canalblog.com>

STELLA SABBAT



Elle, c'est Adèle*. Et Adèle, elle est infiniment moins socialement conforme que moi, plus évidemment anarchiste, plus radicalement féministe, plus résolument dans l'action, plus courageuse aussi... mais j'y travaille.

* Adèle Blanc-Sec, dont Jacques Tardi conte et illustre avec talent les *Aventures Extraordinaires*.

VERON



À 50 ans passés, je me demande encore pourquoi la "lecture" reste mon plus mauvais souvenir d'enfance et de scolarité...

Blog : [Veron fot'](http://veronfotos.hautetfort.com)
<http://veronfotos.hautetfort.com>



Ce web-numéro a été réalisé par

[Coje](#) (Boîte à créations),
[Ekwerkwe](#) (Boîte à idées),
[InFolio](#) (Boîte à questions) et
[StellaSabbat](#)
(Boîte à lectures).



Mentions légales

« Les photos, peintures et textes de ce Fanzine ne sont pas libres de droit. Toute reproduction, même partielle des images et des textes est strictement interdite (article L. 122-4 du Code de la propriété intellectuelle). »

Glossaire

SFFF et (S)F

Science-Fiction, Fantasy & Fantastique. *Fanes de carottes* traite de (science) fiction - c'est à dire de science-fiction, de fantasy, de fantastique, mais de n'importe quel autre genre littéraire aussi (d'où les parenthèses). Parce que ce qui compte, c'est le mélange des genres !

Fanzine

Le fanzine (contraction de **fanatic magazine**) est un périodique (ou apériodique) indépendant, créé et réalisé de manière désintéressée par des passionnés de bandes dessinées, de science-fiction, etc., et diffusé à un très petit nombre d'exemplaires.

Blog

Un blog ou blogue (aphérèse de **web log**) est un site Web constitué par la réunion d'un ensemble de billets (appelé aussi notes ou articles) triés par ordre chronologique. Le blogueur (tenant du blog) y publie un texte, souvent enrichi (illustrations, hyperliens, etc.) sur lequel chaque lecteur peut le plus souvent apporter des commentaires.

Blogzine

Le blogzine de *Fanes de carottes* est un magazine, mensuel, publié sous forme de blog. La publication des articles est étalée sur le mois, à raison d'un tous les jours (ou tous les deux jours).

Fanes de carottes - mode d'emploi

Fanes de carottes est un blogzine qui traite de (science) fiction - voire de SFFF. C'est, comme dans un magazine papier avec des rubriques variées : des textes, des illustrations, des feuilletons, des articles de fond, des chroniques, des jeux, des recettes, des définitions, un courrier des lecteurs...

Tous les mois, nous lançons divers appels pour préparer les numéros à venir. Vous avez une idée, une envie, un peu de temps ? Un clavier, des crayons de couleur, un appareil photo ? Surtout, vous avez envie de vous amuser ? Il suffit d'avoir envie, tout le monde peut participer !

Dans les catégories du blog, vous trouverez :

- les appels en cours : tous les détails sur les appels à textes, à jeux, à feuilletons du moment, auxquels vous pouvez participer.
- les appels permanents : les recettes littéraires, le dictionnaire de la SFFF, auquel sont venus s'ajouter le port-folio et les vœux sont ouverts en permanence, vous pouvez jouer quand vous voulez.

Appels de décembre

Parfums d'enfance et robots tueurs

Vous pouvez répondre :

- soit sous forme de **texte** (en 10 000 signes maximum),
- soit sous forme d'œuvre **graphique** (dessin, bande dessinée et strips, photo, collage, etc.)

Petit jeu de la liste des courses

Liste numéro un

Un ange, trois nuances de vert, un meurtre, une brindille brisée (ou plusieurs), une porte, une marée basse, un crayon mâchonné, une mue de dragon.

Liste numéro deux

Un filon d'or, une coupe de cheveux, une soupe au lait, du papier cigarette, une mer gelée, un livre vraiment très vieux, un homme vraiment très beau, quelques billes d'agate.

Liste numéro trois

Un sortilège farceur, un tableau célèbre, trop d'étoiles, une panne d'électricité, un prénom désuet, un arbre plusieurs fois centenaire, une indigestion d'herbe, une théorie mathématique.

Liste numéro quatre

Une (longue) allitération, un haïku, un texte sans « u », au moins trois alexandrins, un zeugma, un kakemphaton, un chiasme, une amphibologie.

Il s'agit d'écrire une **fiction**, sans genre imposé, en piochant au moins deux éléments/ contraintes dans chaque liste.

Vous pouvez répondre soit par un **texte**, (+/- 5 000 caractères) soit par un **visuel**.

Rayon laser

Ce **feuilleton du dimanche** devra comporter entre quatre et douze épisodes d'un maximum de 15000 signes chacun.

Vous pouvez également inter-prêter cet appel sous forme **graphique**.